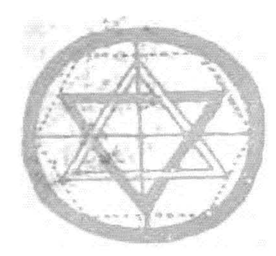




Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. ✠ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

54me VOLUME. — 15me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 5 (Février 1902)

PARTIE EXOTÉRIQUE

PARTIE PHILOSOPHIQUE

PARTIE INITIATIQUE

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

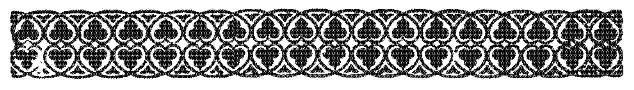
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

LES ARTS DIVINATOIRES

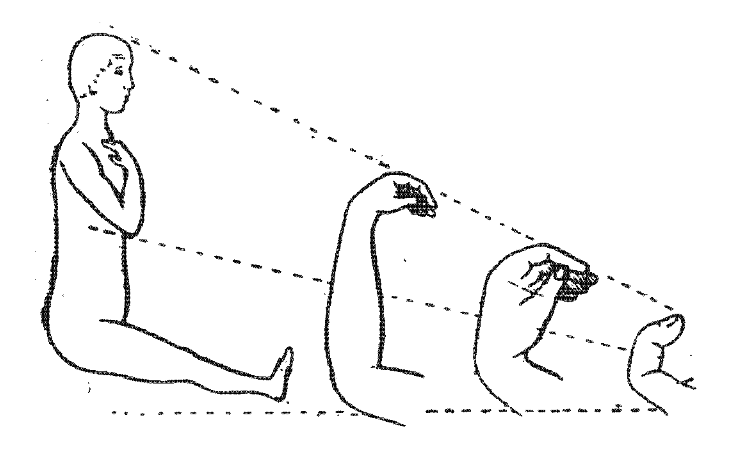
L'ÉCHELLE ANALOGIQUE DES CORRESPONDANCES

Tout ce qui se passe dans les centres mystérieux du corps physique vient se peindre sur ce miroir du corps et de l'âme qu'est le visage, et l'observateur sagace peut y découvrir bien des choses cachées à l'œil du profane. Mais l'être humain tout entier n'est que la traduction extérieure de ses tendances intimes, et un autre spécialiste retrouvera dans la main, et dans ses lignes, dans les signes des ongles ou dans les formes des membres ces indications qui se correspondent toutes les unes avec les autres. Quelle est la clef de ces diverses correspondances ? C'est la loi de trinité, et chacun des éléments de cette trinité se correspond à travers toute la série.

Ainsi pliez l'un de vos doigts, l'index, par exemple, ses trois sections : phalange, phalangine et phalangette forment une trinité dans laquelle la phalangette onguéale est la tête, avec l'ongle comme visage, la phalangine médiane est la poitrine, et la phalange inférieure est le ventre. C'est-à-dire que pour un observateur entraîné, les indices des poussées idéales

se liront sur la phalangette d'après sa forme, ses nœuds et ses lignes, les impulsions sentimentales sur la phalangine et les instincts sur la phalange.

Suivez sur la figure ci-jointe l'échelle des correspondances et vous verrez qu'à la série de la tête correspondent les doigts, la main, ou le pied ; à la série médiane, la paume de la main, l'avant-bras et la



jambe ; enfin, à la série inférieure, le poignet, le bras et la cuisse. Ajoutez à ces correspondances celles énoncées dans notre précédente étude (janvier) sur le visage dans ses trois divisions, et vous aurez la clef d'une synthèse des arts divinatoires encore peu soupçonnée.

Ces études préliminaires vont nous permettre d'aborder bientôt la détermination des tempéraments.

PAPUS.

Délivré de la mort par une apparition[1]

La famille de M. N..., composée de lui-même, de sa femme, de sa fille et de son fils, celui-ci tout nouvellement promu au grade de midshipman, passait l'été à Pavlovsk, aux environs de Saint-Pétersbourg.

Depuis leur plus jeune âge, le frère et la sœur avaient l'un pour l'autre une tendresse allant jusqu'à l'adoration.

En ce lieu, le jeune midshipman reçut l'ordre de partir pour un voyage d'un mois sur mer, et les siens l'accompagnèrent jusqu'au port où il devait s'embarquer. Au moment du départ, se tournant vers sa sœur il lui dit : « Ne m'oublie pas ; tu t'appelles Véra, et la foi (Véra signifie foi) nous sauve... pense à moi et tout ira bien. — Aie confiance, lui répondit la jeune fille, je penserai à toi bien souvent... mais ne te risque pas trop loin sur la mer, elle est si terrible ! — Allons donc ! vous autres marins, avec vos pressentiments et vos superstitions, dit en riant le père pour chasser la tristesse de la séparation, je vais me moquer de vous... »

Les semaines passèrent. Il venait souvent des lettres du jeune marin, et à la maison l'on était d'autant plus

(1) Traduit du russe par Ad. Adelheim (S. *Rébus* 1894, n° 51 du 18 décembre, p. 500-501).

tranquille et rassuré que le terme du retour du voyageur approchait chaque jour.

Le temps avait été jusque-là très beau et très favorable ; tout à coup il changea, le ciel se couvrit et la pluie vint.

Un jour fut particulièrement mauvais : depuis le matin, la pluie tombait à torrents et le vent soufflait avec violence. Véra avait été toute cette journée très nerveuse et agitée, s'inquiétant au sujet de son frère, se demandant où il pouvait être et comment il se trouvait. Vers le soir, elle en était toute malade, et ses parents l'engagèrent à se coucher.

A dix heures, tout était tranquille dans la maison, — la tempête battait son plein. Tout à coup, un cri terrible et qui n'avait rien d'humain retentit, venant de la chambre de la jeune fille. Tout le monde s'y précipita et l'on trouva Véra en proie à une violente crise hystérique. Longtemps elle se tordit dans les convulsions et ce n'est qu'avec peine qu'on arriva à la calmer jusqu'à un certain point.

Aux questions qu'on lui fit alors, Véra répondit qu'elle venait d'avoir une terrible vision : « Il me semblait n'avoir point dormi du tout, malgré que j'aie vu une chose épouvantable. Au commencement tout paraissait enveloppé d'une ombre effrayante, la tempête grondait autour de moi et le tonnerre m'assourdissait de son fracas. A la lueur d'un éclair, je distinguai la mer agitée et couverte d'écume. Tout à coup, elle fut illuminée un instant par une lumière rouge et je vis mon frère luttant contre les vagues. Puis, l'obscurité revint. Après peu de temps, un second éclair

déchira les nuages et, à sa lueur, je revis mon frère couché sur un rocher et la tête couverte de sang... l'horreur et l'épouvante me réveillèrent. »

Le soir du jour suivant, M. N... reçut un télégramme ainsi conçu : « Vivant, bien portant, merci à Verotschka. Arriverai jours prochain. Votre fils N... » Comme on peut le penser, M. N... fut bien étonné, mais en même temps heureux du contenu de la dépêche, bien qu'elle lui parût incompréhensible. L'énigme fut bientôt découverte.

Le lendemain matin, en lisant son journal, M. N... trouva un rapport détaillé concernant le naufrage du vaisseau sur lequel son fils était de service. Il se rendit de suite à Kronstadt où il trouva son fils vivant mais souffrant d'une plaie grave à la tête.

Le jour du naufrage, le vaisseau se trouvait dans les environs des îles d'Aland ; le vent se leva, devint de plus en plus violent, et tous les marins annoncèrent une prochaine tempête.

A 8 heures du soir, le jeune midshipman achevait son quart et, après en avoir été relevé, se rendait dans sa cabine pour se réchauffer avec une tasse de thé, après quoi, prenant des vêtements plus chauds, il remonta sur le pont pour observer la tempête. Celle-ci était en effet terrible. Le bâtiment, qui ne pouvait plus lutter contre les vagues, fut obligé de s'abandonner au courant.

Plus d'une fois le jeune N... songea aux siens, à la maison paternelle et, en pensée, demanda à sa sœur de prier pour lui afin de le sauver lui et l'équipage d'une mort presque inévitable.

Au milieu du bruit de l'ouragan retentit soudain un épouvantable fracas : le malheureux vaisseau avait donné contre un rocher. La secousse fut d'une telle violence que tous ceux qui se trouvaient sur le pont furent jetés sur le sol, et le midshipman N... pardessus bord... Celui-ci, après être remonté sur les flots, essaya de s'y maintenir et de se diriger vers le vaisseau, espérant du secours.

Le vent lui apporta ce commandement : « Tous les hommes sur le pont ! » Une rouge lueur perça l'obscurité et un coup de canon retentit. Bientôt N... se rendit compte de l'impossibilité pour lui d'atteindre le bâtiment, les vagues montaient si haut qu'il n'avait le pouvoir de les traverser en nageant...

En pensée, il se mit entre les mains du Tout-Puissant, et, se maintenant le mieux possible sur l'eau, se laissa emporter au loin ; lorsque soudain il aperçut, s'approchant de lui, comme un léger et clair brouillard qui peu à peu prit une forme humaine, et, dans cette blanche apparition, il reconnut sa sœur Véra qui lui souriait en étendant le bras comme pour lui montrer un endroit déterminé. Le frère suivit le fantôme de sa sœur... Il ne se rappelle pas combien de temps ni où il allait ainsi en nageant... tout à coup il sentit une violente douleur à la tête et perdit connaissance.

Le matin suivant, des pêcheurs le trouvèrent couché, évanoui sur un banc de sable, avec, à la tête, une plaie profonde.

Le banc de sable se trouva être éloigné de 10 lieues de l'endroit du naufrage. On envoya un bateau de

secours et on trouva le vaisseau encore sur l'eau, mais abandonné par l'équipage qui, se fiant à une barque de sauvetage, était devenu la proie de la mer.

M. MAKAREVSKAJA (1).

Nous avons affaire ici à une sortie en corps astral qui, produite sous l'empire d'une inquiétude violente, bien qu'elle n'ait pas été tout à fait consciente, sans entraînement préalable et sans méthode, a déterminé une crise à forme hystérique.

(1) Traduit des *Psychische Studien*, numéro de juin 1895, par Mme Z. Blech.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Lettres à Arson

Monsieur Arson,

Lisez cette lettre avec attention et pesez-en chaque phrase. Elle part d'une personne amie qui a lu votre mémoire et qui, touchée de l'état pénible et dangereux où vous vous êtes mis par votre faute, a résolu de vous en tirer, si vous le voulez.

Cette personne prend votre caractère tel que vous l'avez tracé dans votre écrit et le conçoit comme un mélange de force et de faiblesse, de vérité et d'erreur, d'amour réel de l'humanité et d'amour-propre, d'ignorance et de savoir.

Envisagez les choses telles qu'elles sont : vous avez choisi H. W. comme votre maître, sans trop vous arrêter aux suites que pouvait entraîner ce choix ; vous avez accordé à cet homme un pouvoir, absolu sur vous, sans mettre de bornes à ce pouvoir, et vous vous êtes soumis à ses ordres sans en déterminer l'exercice, ni les formes. Si H. W. et vous, Monsieur, étiez des hommes ordinaires, cet abandon de votre part signifierait peu de choses, car les êtres ne peuvent agir les uns sur les autres que dans le rap-

port de leur faculté; mais vous êtes loin de disconvenir que H. W. n'ait de certaines facultés qui le mettent au-dessus du vulgaire. Ses facultés dominent les vôtres, et son Génie parle à votre Génie, comme un souverain parle à son esclave. C'est en vain que vous croyez opérer quelque effet en opposant à l'exercice de son autorité sur vous des obstacles physiques. Ces obstacles sont nuls, parce que votre engagement est intellectuel et que, suivant un axiome philosophique bien connu, une chose ne peut agir où elle n'est pas. Votre rébellion attirera donc sur vous des maux infinis dans la sphère où elle a lieu, si vous ne prenez des moyens propres à vous en garantir. Ces moyens que vous ne connaissez pas, que H. W. ne connaît peut-être pas mieux que vous, sont simples, et j'ai fait dessein de vous les découvrir, parce que je vous plains et que l'avenir que vous vous êtes préparé m'épouvante d'autant plus que je sais à quel maître vous avez affaire.

La force que H. W. possède réside dans l'*Absolu* qu'il connaît. Le principe auquel il donne ce nom est une des formes de la divinité. C'est la troisième, la dernière et la plus profonde. Hors de cette forme H. W. ne peut rien, parce que les deux autres formes divines lui sont fermées. L'*Absolu* tel qu'il le conçoit dans la raison pure de Kant devient d'abord l'infini, et cet infini prend dans son entendement le nom abstrait de l'indéfini.

C'est après cette métamorphose, qui le voile à des yeux inaccoutumés à pénétrer dans les essences des choses, qu'il s'en sert dans les mathématiques. C'est là qu'il faut fixer votre ennemi.

Vous connaissez le principe qu'il donne au calcul infinitésimal. Il dit : *deux quantités qui ne diffèrent entre elles que d'une quantité indéfiniment plus petite sont rigoureusement égales*. Or, écoutez bien. Ce principe dans lequel, suivant les expressions de H. W., transpire l'*Absolu*, perd votre maître : sa chute y est. Il suffit de l'axiome du sens commun : *Tout ce qui est*, pour le conduire à l'absurde, parce qu'une quantité est une quantité et que ces deux quantités quelconques, quand même elles ne diffèrent entre elles que d'une quantité quelconque, ne peuvent jamais être rigoureusement égales. Il est vrai que H. W. ne voudra pas rester dans le sens commun, parce que c'est de la raison pure qu'il tire son principe, et il ne manquera pas de taxer d'imbéciles ceux qui feront ce raisonnement, selon lui fort ridicule. Laissez-le dire, jamais il n'ébranlera le sens commun, qu'il choque impitoyablement, s'il ne donne un appui à son principe. On lui demandera de définir ce que c'est qu'une quantité ; il le fera facilement, mais, quand il en sera à définir aussi ce que c'est qu'une quantité indéfinie qui ne change point une quantité finie, il sentira que de l'indéfini on le pousse dans l'infini et de l'infini dans l'*Absolu ;* et, comme alors il sera évident, à lui et à tout homme ayant le sens commun, que ce ne peut être que dans l'*Absolu* et par l'*Absolu* que son principe du calcul infinitésimal peut être vrai, on lui demandera de définir l'Absolu clairement et sans ambages. Ici, Arson, vous devez pressentir l'embarras de votre maître. Il fera de deux choses l'une : ou il nommera l'Absolu par son vrai

nom et le définira, ou il ne fera ni l'un ni l'autre. S'il ne nomme ni ne définit l'*Absolu*, il devient impuissant et ridicule, et le jouet du sens commun ; s'il le nomme et le définit, il est perdu. La Providence qui ne le veut pas, vous devez le comprendre, le frappera. Oui, soyez-en sûr, elle le frappera, car ce qu'il appelle l'*Absolu*, étant une des formes nues de la divinité, ne peut jamais être divulgué. H. W., arrivé par une série d'événements qu'il ne connaît pas à cette découverte, n'a eu de fait que la moindre partie de ce que plusieurs autres hommes aussi forts et beaucoup plus sages que lui, ont de droit entièrement connu.

Mais, tandis que je vous découvre ainsi l'avenir de votre ennemi, comment vous prémunir contre le vôtre que vous avez si étroitement lié au sien ? Voici en deux mots ce qui seul peut vous sauver : changez de maître, passez d'un drapeau sali, sans aveu et balloté par les vents, sous un drapeau plus pur, avoué et plus à l'abri des orages, à l'ombre duquel vous trouverez des hommes robustes qui vous adopteront et vous défendront. Je vous désigne tout d'abord celui d'un homme très vertueux, très probe, modeste et réfléchi ; en tout l'opposé de H. W. Tandis que cet homme vivait, on le nommait de Saint-Martin. Procurez-vous son livre *Des erreurs et de la vérité*, et lisez-le. Après l'avoir lu, prêtez un serment mental qui retentira là où il doit. Vous serez adopté et soustrait à une influence redoutable. Si vous ne trouviez pas assez tôt le livre que je vous désigne, transportez-vous chez M... ; vous lui direz, sans lui parler de rien

autre chose, qu'une personne de sa connaissance ayant vu en vous le désir de connaître la doctrine de son ancien ami, le prie de vous prêter son livre *Des erreurs et de la vérité*.

Et, comme il importe que je sache si vous êtes résolu à suivre mon avis, vous m'instruirez de votre résolution affirmative en faisant insérer dans les *Petites affiches* qui paraîtra le 10 février la note suivante :

Il a été perdu dans le jardin du Luxembourg, en allant de la grille de l'Observatoire à celle d'Enfer, un cachet en or monté d'une pierre commune violette et portant en gravure un serpent qui se mord la queue avec la lettre O. La personne qui l'aura trouvé est priée de le rapporter au portier de la maison n° 9, rue des Pyramides, qui donnera une récompense honnête.

Adieu.

I

DEUXIÈME LETTRE

J'ai vu avec satisfaction que vous aviez suivi mon conseil. Vous avez bien fait, Monsieur Arson ; il partait d'un esprit indépendant et d'un cœur désintéressé, en prenant le mot intérêt dans le sens vulgaire qu'on y attache ordinairement, car, pour ce qui est d'un intérêt plus élevé, plus digne de moi, et sans doute plus digne de vous, je dois avouer que, si je n'en avais pas été mue, je ne me serais pas amusée à vous écrire jamais. A présent, que vous reste-t-il à faire ? Beau-

coup de choses que je vous dirai à mesure que vous aurez besoin de les savoir, ou que vous me les demanderez positivement. C'est vous donner à entendre que je ne refuserai pas d'entrer en correspondance avec vous, si vous le désirez ; mais ce sera à la condition expresse que vous ne chercherez pas à me connaître : prenez-y garde. Ne m'écrivez pas si vous ne vous sentez la force de tenir la promesse que j'exige de vous : celle de ne faire directement ni indirectement aucune démarche pour savoir qui je suis. En recevant une lettre de vous, je saurai que vous avez donné votre parole inviolable, et je serai tranquille, rassurée par votre probité, qui m'est connue.

Je vous ai appris à sortir d'une fausse route où vos pas s'égaraient de plus en plus ; ma main vous en a ouvert une vraie, mais qui n'est pas encore exempte de dangers. Il faut soigneusement éviter, en fuyant Charybde, de tomber dans Scylla. Les dangers dont est semée la nouvelle route que vous allez parcourir ne sont connus que de moi seule. Mon intention est de les signaler à votre prudence. C'est ce que je ferai quand je vous aurai vu marcher quelque temps. Écrivez-moi à l'adresse que je vais vous indiquer, et donnez-moi sur vos réflexions, sur vos sentiments, sur vos espérances, les détails que vous dictera votre franchise, et que vous jugerez vous-même m'être nécessaires. Vous avez assez de délicatesse dans l'esprit et connaissez assez la marche des choses pour savoir que dorénavant je ne vous parlerai qu'autant que vous m'en donnerez sujet.

Adieu ! ALETHÉ.

Écrivez le seul caractère pour souscription à votre lettre bien cachetée et, l'ayant mise sous enveloppe, adressez-la, franche de port, par la petite poste, à M.

II

RÉPONSE

L'estime que m'a inspirée votre première lettre et la confiance que me donne le contenu de votre dernier billet, m'engagent à entrer avec vous dans des communications pleines de franchise de ma part. Et d'abord, c'est sans ordre que je vais vous ouvrir mon cœur.

Vous parlerai-je de mon but ? Mais vous le connaissez sans doute, puisqu'un homme qui veut à juste titre se parer de ce nom ne doit vouloir en général que le bien de l'Humanité et ne peut vouloir en particulier que l'élévation de son âme.

Vous parlerai-je des moyens que j'ai pour opérer le bien dans la position scabreuse où je me trouve placé ? Je ne pourrai trouver ces moyens que dans mon savoir et ma force. Quant au savoir, je ne me suis jamais fait illusion sur son absence en moi ; cependant, j'avoue que mon ignorance ne m'a jamais tant effrayé que depuis que je me suis engagé si inconsidérément dans une lutte par trop inégale. Je soupçonnais bien que la Providence m'enverrait quelque ange tutélaire comme vous ; mais le peu de valeur de ce soupçon était assez évident pour que je n'eusse dû raisonnablement agir qu'avec la plus

grande circonspection, et non pas me présenter comme un écervelé, ainsi que je l'ai fait dans mon mémoire, donnant à tort et à travers tel qu'un don Quichotte de la vérité, sans trop m'inquiéter de l'avenir. C'est assez vous dire que je ne m'engagerai plus sans armes ; et ces armes, je ne puis les attendre naturellement que de vous puisque vous et H. W. êtes les seules personnes que je suppose jusqu'à présent être initiées dans les vérités éternelles.

Quant à ma force, elle sera nulle tant que je ne lui aurai donné un fondement inébranlable. Je croyais en avoir et en conséquence j'ai eu l'air d'en développer un peu dans mon mémoire ; mais, si vous ne me donnez les moyens de l'asseoir, ne vous y fiez pas : ce n'est qu'un feu de paille, et j'en ai fait une rude expérience en lisant la réponse de H. W. que vous connaissez sans doute. Jamais je n'ai plus senti à quel excès de faiblesse je pouvais me laisser choir. Il m'a semblé me voir seul dans le monde luttant contre des obstacles multipliés pour atteindre à un but illusoire, et, si je n'eusse été relevé par le souvenir de votre lettre et de certaines réticences, cette faiblesse aurait pu avoir un de ces résultats qu'on ne renouvelle pas deux fois. Je me mets à nu devant vous afin que vous jugiez dans votre sagesse s'il ne serait pas plus convenable de me laisser rentrer dans l'obscurité d'où je n'aurais pas dû me laisser tirer si légèrement. Mon ambition est de tuer mon esprit de l'obscurité et non pas mon nom. Je vous le dis en vérité, maintenant apprenez-moi tout ce que j'ai à faire. Si la Providence ne

vous eût pas envoyée à mon secours, j'aurais exposé mon nom en public pour la dernière fois, afin de réparer autant que possible tout le mal que j'aurais fait innocemment, par mon mémoire, aux vérités dont je crois H. W. dépositaire ; je lui aurais donné les 40.000 francs qu'il me demande, et je serais allé me cacher. Vos sages conseils peuvent donner une autre direction à mes bonnes intentions. Parlez donc. En particulier, dites-moi si je dois attaquer H. W. devant les tribunaux de Paris, comme j'ai déjà commencé à le faire, ou si je dois laisser en suspens l'objet du procès ? Qui que vous soyez, je vous salue.

NOZRA.

Paris, 14 février 1818.

III

SECONDE LETTRE DE L'ANONYME

J'aime votre franchise, Monsieur, et sans doute la signature que vous avez prise vous convient. Mais, si je n'avais pas connu le danger que vous couriez, vous aurais-je écrit ? Lorsque pressé par le désir d'être utile à un ami de l'humanité, je mis la main à la plume, qui me poussait à le faire ? Vous le savez, à ce qu'il me semble. Cependant, dois-je continuer à vous guider pas à pas dans une route nouvelle ? Ici un devoir rigoureux m'arrête un moment et me force à réfléchir.

Lorsque je vous écrivis pour la première fois, je n'avais point lu la Réponse de votre adversaire ; mais pour mon esprit, c'était égal. Je savais parfaitement d'avance tout ce qu'il pouvait dire et tout ce

qu'il dirait. Je voyais, quoique encore dans l'avenir, le piège qu'il vous tendrait, et je pouvais vous prémunir contre lui. Mais, à présent que ce piège est ouvert, et que vous l'avez vu, il ne m'appartient plus de vous empêcher d'y tomber ; car vous devez rester libre de vos mouvements. Tout ce que j'ai dû faire, je l'ai fait. J'ai évité que vous fissiez rien par ignorance, et je vous ai assez longtemps suspendu, pour que le parti que vous prendrez soit le résultat de la réflexion et de la science qui vous est propre. D'esclave que vous étiez et forcé d'obéir, je vous ai rendu un moment maître de vous. C'est assez. Agissez selon que vous le croirez juste ; mais agissez sérieusement et librement. Quelle que soit la chose que vous ferez, elle sera votre ouvrage, et non celui de votre ancien maître. H. W. n'a plus d'empire sur vous. Et moi, qui ne le connais pas physiquement, mais qui lui suis moralement opposé, non pas en tout, mais rigoureusement comme 1 est à 2, je déclare que je ne veux point vous influencer dans les démarches que vous pourrez encore faire pour ou contre lui.

Adieu... ALETHÉ.

P.-S. — Je puis néanmoins vous permettre de voir M., que j'ai influencé en votre faveur, non pour vous donner des conseils judiciaires, car ce n'est pas un avocat, mais pour éclairer doucement votre esprit par sa conversation sage et assez froide pour n'être pas soupçonné d'exaltation. Parlez-lui de l'ouvrage que vous avez lu, et de rien autre. Observez les circonstances que je ferai naître autour de vous, et sachez les sentir, les saisir, et en profiter.

IV

SECONDE LETTRE A WRONSKI

MAITRE, OU AMI, OU MONSIEUR,

Choisissez l'un de ces titres, ou n'en prenez aucun. Mais donnez-moi une décision à ce sujet ; car je ne veux plus voyager dans le vague, accompagné de l'incertitude. Je vais reprendre depuis le commencement de nos relations.

Je me liai d'abord avec vous pour m'instruire. Lorsque je crus ensuite que vous pouviez rendre des services à la terre, je resserrai mes liens et me soumis à votre volonté. Vous avez abusé de l'empire que je vous ai laissé prendre ; et c'est sans doute dans des vues très louables que vous avez agi ainsi ; du moins c'est cette intime pensée qui m'a retenu pendant cinq ans auprès de vous, malgré le redoublement continuel de vos mauvais traitements. Plusieurs fois je crus avoir trouvé l'énigme de votre conduite, en assignant des motifs louables à vos actes extérieurement si blâmables. Mais enfin, me trouvant constamment déçu dans mes suppositions favorables envers vous, et votre joug devenant toujours plus odieux, parce que, sans doute, vous le rendiez tel à dessein pour former aussi de moi un moyen qui pût vous servir à atteindre à un résultat avantageux aux hommes, je renonçai à l'usage de ma raison, en tant qu'elle devait me guider pour apprécier ce qui partait de vous, et je m'abandonnai au bon sens, qui me dit

tout bonnement que ce qui était mal n'était pas bien et qui me conseilla de vous quitter.

Je partis, et j'étais cherchant au sein de ma famille cette tranquillité que vous m'avez fait perdre, lorsque vous crûtes par un coup de foudre me replonger dans l'agitation, en me traînant devant les tribunaux par un acte manifestement criminel. Mais le crime étant trop grand et surtout trop insensé pour que je pusse vous en croire capable, je cherchai un motif légitime à ce nouvel acte extérieurement si condamnable, et je vous fis part de ma pensée, d'une manière figurée dans ma déclaration écrite, que je vous ai remise à Nice le jour de notre entretien devant votre beau-frère. J'eus tort de vouloir me diriger seul d'après ma pensée : l'insuffisance de mes moyens, dont j'étais parfaitement conscient, avait dû m'empêcher de vouloir coopérer, sans guide, à l'obtention d'un but qui se présentait d'ailleurs à mes yeux comme un très grand but. Mon devoir était d'attendre une ouverture et des ordres bien précis. Mais plus je reconnais mes torts, et plus aussi je dois éviter d'en accumuler de nouveaux sur moi.

« Par l'envoi des quatre copies que M. L. vous a fait tenir le 21 février, j'ai voulu vous apprendre, en supposant que vous l'ignoriez, dans quelle situation extraordinaire je me trouve. A présent j'ai à vous dire que mon opinion est que vous m'avez envoyé dans le camp de l'*ennemi;* mais, s'il en est ainsi, vous devez sentir que je n'aurai jamais le courage d'aller vers des hommes de cette espèce, si vous ne me soutenez. Et, si c'est une nouvelle erreur de ma part, je

vous prie instamment de vous ouvrir sur vos salutaires projets, et de me tracer une ligne de conduite à leur égard. Sinon, n'espérez plus rien de moi, si ce n'est cependant une dernière suite à mon Mémoire, où je dirai toute la vérité, et dont cette lettre peut être considérée comme un extrait. »

Votre disciple ou ami ou très humble serviteur,

ARSON.

Paris, 26 février 1818.

V

TROISIÈME LETTRE DE L'ANONYME

Affligée des peines que vous endurez, et voyant avec une sorte de terreur l'effrayant scandale que vos débats prolongés produisent, j'ai sollicité une décision morale sur la partie de votre procès qui rentre dans l'ordre purement intellectuel, et je l'ai obtenue. Cette décision rédigée par écrit a été mise à la disposition du jeune homme que son propre mouvement a conduit chez vous. Tâchez de la connaître et voyez dans votre liberté morale si vous croyez juste de vous y soumettre.

ALETHRÉ.

28 février 1818.

VI

TROISIÈME LETTRE

MONSIEUR,

Depuis la lettre que je vous écrivis le 26 février dernier, j'ai réfléchi sérieusement à ma position à votre égard, et j'ai reconnu plus fortement que jamais que

j'étais le jouet de toutes vos menées. En effet, les circonstances mystiques dont j'ai été entouré depuis la publication de mon mémoire partent évidemment de vous et ne sont que de nouveaux moyens que vous employez pour me séduire. Lors de ma séparation, je fus déterminé à cet acte par la résolution que je pris de renoncer à ma raison, en tant qu'elle devait me servir pour me diriger dans ce qui vous concernait. J'adoptai pour guide le bon sens que vous m'avez fait reperdre depuis six semaines par l'envoi de vos lettres anonymes. Je reviens à cet humble guide, et je m'abandonne au sentiment du devoir qui me prescrivit il y a trois mois de repousser votre injuste attaque par la publication de mon mémoire et qui me presse maintenant de ne pas laisser s'accréditer les imputations calomnieuses dont vous m'avez chargé dans votre réponse. D'après cela, vous voudrez bien considérer ma dernière lettre comme non avenue. Et, puisque vous vous piquez de tant de générosité dans votre réponse, je pense que vous ne ferez aucune difficulté de me renvoyer et ma lettre et les quatre copies. Dans le cas contraire, j'invoquerai la Providence pour lui demander les moyens d'empêcher que vous ne tourniez contre moi des pièces que je ne vous ai envoyées que parce que, séduit de nouveau par vos artifices, j'ai cru devoir agir comme je l'ai fait pour le bien de l'Humanité.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

Arson.

Vendredi, 6 mars 1818.

Mes attaches avec l'au-delà

NOTES AUTO-BIOGRAPHIQUES

Un jour, le moraliste a dit : « *Il* ne faut jamais parler de soi », et un autre « Connais-toi ». Ces deux préceptes, presque contraires, sont conciliables, et, tout en évitant le péché d'orgueil, on peut faire servir l'étude intime de soi-même à l'éducation des autres.

Se livrer, se confesser, mettre à nu certaines tentations d'ordre tout à fait intime ; aller chercher dans les replis les plus cachés de soi quelque secret qu'on ne saurait parfois qualifier d'acte coupable ou de sensation céleste, exige, je ne dirais pas un certain courage, mais au moins de l'humilité, — il est si pénible d'avouer ! Aussi plus l'homme s'humilie, plus il se grandit.

En notre siècle, non de rénovation des sciences occultes, car l'amour du merveilleux est partie intégrante de la nature humaine, mais de recherches rationnelles pour expliquer les manifestations de l'Invisible, on voit les lieux de réunions spirites, les séances des sociétés psychiques, les salons mondains friands d'inconnu, s'emplir de personnes qui presque

toujours confondent les phénomènes psychologiques et de l'astral, les plus variés, et voient partout dans leurs actes l'incursion de l'au delà. Tous leurs rêves ont pour elles un sens prophétique : les morts leur parlent, leur répondent, et cette petite fraction se croit une élite privilégiée. A côté se remue la foule, la grande masse ; elle se moque pas mal de tout cela, elle court, elle crie, nie tout ce qui ne se voit pas, ne se pèse pas, ne se vend pas !

Si chacun voulait bien faire un retour en arrière dans son passé, peut-être découvrirait-il que plusieurs fois dans sa vie, il a été en contact, d'une façon sensible, avec le Plan astral, voire parfois le Supérieur, mais aussi par contre que beaucoup de petits faits, dont il a été le témoin, et qui lui paraissent merveilleux, trouvent leur explication par des causes très naturelles.

Je suis loin d'être crédule, mais de l'école de ceux qui, avec Arago, disent : « Qu'en dehors des vérités mathématiques, rien n'est impossible ». Par état, je ne dois pas être porté aux rêveries, mais au contraire suis forcé de voir les choses sous un jour très positif, et si j'aime le beau, même le merveilleux, je reste un enthousiaste — froid.

Ces quelques lignes sont nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre et tendent à prouver que c'est l'autobiographie d'un cerveau — équilibré, — comme on comprend le mot en occultisme (dixième lame du Tarot), cherchant à expliquer les faits avec la raison et avant tout à rendre justice à la vérité.

1° La philosophie (mettons tradition) indoue, dit

que, lorsque l'homme meurt, des Invisibles (élémentals) le saisissent, l'étranglent ou dessèchent ses poumons. J'étais déjà âgé lorsque j'appris cela et eus ainsi l'explication probable de ce qui m'était arrivé vers ma cinquième année. Mes souvenirs d'extrême jeunesse sont très précis à mon cerveau, au point que certains faits qui me sont arrivés avant ma deuxième année, m'ont tellement impressionné que quarante ans après, lorsque brusquement quelque chose de pareil me les rappelle, malgré moi j'éprouve un malaise involontaire, je ne puis rester en place, mon cœur se serre.

Donc, à cinq ans, je fus très gravement atteint de la rougeole avec complication du côté des bronches. Je faillis partir pour le royaume des ombres, mais élevé par ma grand'mère, la vaillante femme ne voulait pas qu'il en fût ainsi et me disputait à la mort, passant la nuit près de moi en me tenant dans ses bras.

Or, au moment le plus critique, et je me souviens de la vision comme si encore je la voyais, je me mis à crier en étendant le bras : « Bonne maman, bonne maman, ouvre ton corsage que je m'y cache, ne vois-tu pas ces hommes noirs qui veulent m'emporter. »

Et plus tard, j'ai su que c'était avec des yeux remplis de terreur que je regardais dans le vide.

La fièvre atteignit son apogée, comme dans toute maladie ayant pu doubler le terme fatal ; grâce aux soins qui me furent prodigués, j'échappais à la terrible Faucheuse, mais devais bien des fois renouer connaissance avec elle.

Qu'avais-je donc vu sur ma gauche? — Deux formes noires, aux yeux perçants, coiffées d'une sorte de sombrero avec des capes brunes, aux plis indécis, comme vêtements. Ce n'étaient pas des hommes, mais des formes, quelque chose de pareil aux spectres qui flottent autour de Macbeth. Elles étendaient leurs doigts osseux sur moi, je sentais qu'elles m'étranglaient; un cran de plus, et le couic final arrivait.

Cauchemar, illusion, rêve de malade, soit. — Mais depuis j'ai souvent eu la fièvre et de genres variés; j'ai tremblé, j'ai déliré, sans jamais revoir apparition semblable.

A cinq ans, ma tête ne pouvait guère être bourrée de lectures diaboliques ni de récits merveilleux. Comment donc expliquer la vue d'êtres dont je ne pouvais même soupçonner l'existence, qui se présentaient formés de toutes pièces sans que dans mes souvenirs antérieurs ils aient pu trouver les éléments nécessaires à leur agencement?

Si le fait m'arrivait en ce moment, je le comprendrais, car j'ai bien dû contempler dans le monde des Formes, sinon tout ce qu'il est possible d'y voir, du moins j'ai levé un grand coin du voile, mais à cinq ans, il n'en était pas de même.

Il y a même à l'appui un critérium presque infaillible à invoquer: on n'a souvenance des mille rêves que l'on fait dans sa vie que souvent pendant quelques heures, quelques jours au plus, mais de pareilles visions vous frappent pour toujours.

Arrivent les partisans de la survivance ancestrale avec leur théorie. Peut-être ont-ils raison en partie

lorsque les formes dont il s'agit sont celles d'êtres qui ont pu exister, qui ont été vus, mais lorsque entrent en jeu des êtres de l'au delà, il faudrait alors admettre que nous avons eu des ancêtres qui ont regardé derrière la fenêtre du caché, y ont vu et nous ont par hérédité inconsciente transmis leurs sensations extra-terrestres. C'est tourner dans un cercle vicieux, c'est admettre l'invisible tout en le niant !

Pour terminer ce cas, je rappelerai que chez des individus divers et cela de tout temps, dans des circonstances analogues, ce sont les mêmes êtres fluidiques qui se présentent à leurs visions. Les possédés aperçoivent des démons (êtres malfaisants), des bêtes immondes ; les névrosés distinguent des êtres aux formes changeantes ; les alcooliques atteints du délirium voient courir des rats sur leur lit. Les formes entrevues sont constantes et fonction de l'état *Morbide* du sujet et non du sujet, ce qui est très important.

Lorsqu'on meurt — *le génie étrangleur* — vous guette et peut être entrevu par un enfant nerveux, dont le corps astral, facilement séparable par suite d'une grosse maladie, est préparé aux perceptions de l'au delà. Cagliostro aussi bien que les féticheurs nègres de nos jours, la coutume est donc universelle, faisait lire dans le cristal de jeunes enfants vierges. Il utilisait cette facile sortie en astral, qui se perd avec les années.

Qu'est-ce qu'un élémental ? C'est un être qui existe dans l'espace mais sans corps visible ; il ne peut influencer nos sens. Pour qu'il le puisse, pour qu'il se manifeste à nous, il faut qu'il se forme un corps puisé

en quelque sorte en nous. C'est avec notre propre fluide qu'il pourra ensuite produire des effets matériels sur nous, nous saisir, nous secouer, nous frapper. Certains médiums sont de vraies réserves de fluide pour les habitants de l'astral, mais la plupart des personnes au moment où elles trépassent et surtout les enfants jeunes, qui ont, peut-on dire, le corps astral moins chevillé à l'enveloppe terrestre que les adultes, sont de vraies proies offertes aux larves.

Il n'est pas impossible que — les étrangleurs — au moment de l'agonie de leur victime puisassent leur force dans les fluides qui s'échappent des corps, dans les moments qui précèdent la mort et puissent à cet instant opérer leur sinistre besogne. De sorte que chacun deviendrait son propre bourreau !

Car en tout il faut raisonner logiquement. Dans le Plan terrestre, la matière ne peut être influencée que par une Force. — Une pensée immatérielle est un noyau de Force, mais ne pourra agir sur la matière qu'en condensant de l'Énergie latente — (aspect de l'astral) — qui devient Force et alors a action sur la matière. De même, si la mort est la suite d'un fait matériel provenant des manœuvres assassines d'un être immatériel, il faut que cette larve se soit matérialisée, en empruntant du fluide où il se trouve, en le condensant pour en faire une Force. Sur le Plan terrestre visible, il n'y a que Force-Matière, les deux pôles d'une même chose.

2° Dans le second cas, j'aborde un chapitre plus élevé, car je dépasse même le plan astral.

Comme préambule, et c'est nécessaire, je dirai que

je suis né calviniste, ai ensuite, à cinq ans, été rebaptisé catholique, ai habité la Saxe où domine le culte luthérien, aussi, si dans mes premières années on m'inculqua les principes d'une morale juste et familiale, je ne fus pas bourré outre mesure d'exercices et de principes religieux. Je courais dans les prés, je grimpais sur les arbres ; l'air pur et la belle nature étaient ce que je trouvais de plus grandiose au monde ; je n'avais nulle contrainte.

Vers l'âge de dix ans, placé dans un collège à V..., très connu pour les idées libérales qu'on y professait, je fis comme tout le monde ma première communion et suivis les exercices religieux qui y préparaient. Ils n'étaient pas absorbants, même juste suffisants.

Malgré cela, il m'arriva, peut-être une seule fois, d'avoir un soir de l'ardeur religieuse et je dus dans mon lit, *la lumière éteinte, prier comme on doit prier*.

C'est à remarquer, mais ne m'en suis rendu compte que beaucoup plus tard, que l'ardeur de la religieuse, de la recluse, de la femme se porte surtout au Christ ; celle du moine, du prêtre, du jeune homme à la Vierge. — C'est une question d'équilibre. — Je suivis le courant inconsciemment et fus témoin d'un fait que je n'ai plus revu se produire.

Dans l'obscurité parut une ombre-femme lumineuse, blanche légèrement violacée, éblouissante, environnée d'une atmosphère aussi étincelante, mais d'un jaune d'or se terminant en jaune plus rougeâtre, le tout d'une forme ovoïde.

J'étais dans cette sorte d'atmosphère avec la Forme-Vierge devant moi ou pour mieux dire en moi.

Détaché de ce monde, il me semblait planer dans l'espace. La lumière me remplissait d'une douceur infinie ; par la poitrine, je comprenais une langue qui n'avait pas besoin de mots pour s'exprimer. Mes yeux étaient fermés et je savais fort bien que ma vision n'était qu'intérieure. Elle dut être fort rapide, mais me parut longue, car il me semblait que longtemps j'avais volé dans l'espace.

Et je fis ma première communion, la renouvelai l'année suivante et ensuite, quoique toujours respectueux pour les manifestations de n'importe quel culte, je vécus sans grandes pratiques extérieures. Je traversai le monde, devins voltairien, presque matérialiste, mais après avoir parcouru le cercle revins au point de départ et comme Papus dans sa préface des *Sciences occultes*, aurais pu rééditer sur un autre thème : « Voilà pourquoi je suis devenu spiritualiste ».

Je me mis à réfléchir, j'avais quelque peu songé parfois à l'extase religieuse, au ravissement, au langage divin qui se comprend sans mots, et la vision de mon jeune âge me revint à la mémoire aussi fraîche qu'au premier jour. J'eus ainsi la clef pour pénétrer dans bien des dédales aux portes fermées.

Je compris ce qu'était la vraie prière, capable des plus grandes choses ; — force, d'une puissance occulte infinie.

Malheureusement je n'ai su prier qu'un instant et depuis ai lâché le gouvernail. Les mots pieux ne sont rien, s'ils ne sont accompagnés de foi et de ferveur.

J'ai participé à l'ineffable bonheur, dans lequel peut se plonger à volonté un trappiste ou une carmé-

lite ; j'ai entrevu l'extase des saints, la béatitude céleste, le Nirvâna final... tout cela ne sont que les gradations d'une même chose, ses différentes étapes.

Et malgré bien des tribulations et des heurts divers, cette simple minute a été cause que si j'ai été le moindre des pratiquants, je suis toujours resté croyant et chrétien, en prenant ces mots en dehors de toute idée de secte ou de dogme fixe et immuable. J'ai dit que la manifestation avait la forme d'une boule ovoïde, très lumineuse, blanc violacé et jaune d'or. Toutes les apparitions sont un peu cela. C'est l'aura des saints ; le corps glorieux qui monte au ciel. Et ici la méthode analogique ne perd pas ses droits. L'œuf électrique, les tubes qui s'illuminent grâce à l'électricité ; la lumière qui jaillit entre deux électrodes, tout cela nous donne des boules de forme ovoïde, de la lumière blanche violacée au centre, dorée à la surface. C'est le plan terrestre avec l'électricité (manifestation inférieure de l'astral).

Les effluves lumineux qui s'échappent du corps, les visions astrales projetées dans le second plan, nous donnent même spectacle et enfin, dans le plan supérieur, viennent les visions de l'extase qui se perçoivent avec les yeux intérieurs.

Mais, tout en s'objectivant pour devenir accessibles à nos sens terrestres, ces diverses formes se groupent en une même famille, ont des aspects de parenté.

3° J'aborde une question bien délicate, et, comme Boileau avant moi a dit qu'il fallait appeler : « un chat, un chat », il est bien difficile de traiter de l'éveil des sens sans parler du frémissement de la chair.

Le problème a été étudié, sinon complètement élucidé, car les résultats n'ont pas toujours été concordants. Je ne citerai que deux cas extrêmes : d'un côté, l'immortelle pastorale de Daphnis et Chloé, dans laquelle les héros n'arriveraient qu'à des résultats — négatifs — sans les conseils d'une matrone experte ; de l'autre, l'exemple de deux jeunes enfants qui furent enfermés au XVII[e] siècle, dès leur jeune âge, au château de Montmeillan. Tout fut fait pour qu'ils restent complètement ignorants des choses de l'amour, tout en vivant étroitement ensemble et sans contact avec l'extérieur. A treize ans la jeune fille devint mère.

Jusque vers l'âge de onze ans, je fus d'une innocence exagérée, ne comprenant rien aux différences sexuelles. Quelques mois de collège me servirent d'initiation relative, car si le cerveau comprit, la chair encore longtemps devait rester rebelle.

Mais, beaucoup plus tard, je constatai et m'en rendis compte en plongeant dans mes souvenirs, que certaines idées charnelles hantent notre cerveau vierge, dès nos plus jeunes années ; elles sont variables suivant les sujets. Pour moi, j'avais la passion des beaux bras !

On est assailli de désirs impurs, on est assoiffé de formes plantureuses, solides... on ne va pas à la beauté mais plutôt à la masse, et cela sans le comprendre. On voudrait palper, broyer et c'est tout... C'est le mouvement mécanique, inconscient et continué du nourrisson qui broie de ses petites mains les seins de sa nourrice ; ce besoin devient plus général, plus cérébral, c'est la naissance de la passion.

Je m'arrête, mon étude ne doit surtout porter que sur des faits non matériels. Or, entre l'âge de douze ou treize ans, à l'époque où je dus ressentir les premières atteintes de la puberté, comme il arrive à tout le monde à ce moment, mes rêves souvent se remplirent de formes féminines plus ou moins pures. Regardez derrière vous, presque tous, vous avez subi pareils assauts.

Je ferai remarquer une chose qui n'a pas été peut-être assez indiquée, c'est que les formes, que l'on entrevoit à cette époque de la vie, sont très souvent inédites pour le cerveau qui les perçoit. On est pareil à un solitaire de la Thébaïde qui, n'ayant jamais rencontré que quelques femmes nomades de tribus, est dérangé dans ses méditations par des théories de bacchantes, par des danseuses d'opéra, par des almées lascives, toutes formes féminines dont il n'a jamais eu connaissance ni par la vue, ni par ouï-dire.

L'adolescent voit souvent pareil fait. On dirait qu'avant de se lancer en pâture aux filles de joie et aux demi-mondaines du siècle, les goules, les succubes, les impures de l'autre monde veulent l'initier à leurs caresses, ne le lâchent qu'à regret, se parent de leurs plus séduisantes parures pour l'attirer !

Un soir, à cette époque où je sentais que j'avais quelque chose — de nouveau — en moi, dans le premier demi-sommeil je fis un rêve, si on peut appeler cela rêver !... J'entrai en une sorte d'extase, mais très différente de celle obtenue quelques années auparavant en priant, tout en voulant lui ressembler.

C'était un dédoublement de ma personnalité, ma

tête tourbillonnait, je me figurais tourner sur moi-même avec rapidité, un fort poids semblait peser sur ma poitrine ; une sorte de volupté m'engourdissait, je n'étais plus de ce monde, et sans les avoir évoquées par la pensée des formes gracieuses de femmes, de fées, de nymphes vaporeuses, indécises, m'environnaient. Mais d'un seul coup l'enchantement s'évanouit et je me sentis comme courbaturé.

Je ne décris nullement ici un rêve érotique, un de ces sommeils — vivants — qui lorsqu'ils se répètent deviennent une maladie et conduisent par dépérissement, par consomption au tombeau, le vampirisme de la goule vous aspire, jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Non, j'étais dans l'état voisin où vous met l'absorption de l'opium, de l'esrar, du cannabis, de la cocaïne. Ces plantes qui sont des narcotiques, des ébriants, des stupéfiants — des signatures — agissent sur l'âme, lui donnent des rêves, des hallucinations.

Mais une école de physiologistes assure que vers les heures qui précèdent la mort, il se produit, à la suite de phénomènes chimiques internes, un dégagement de gaz anesthésiques, qui maintiennent le patient dans un état comateux, ou lui procurent des hallucinations douces pareilles à celles provoquées par les vapeurs du haschisch. Le moribond divaque, voit, suivant son tempérament, les anges, les saints, les diables, les larves, sous cette influence. Je pourrais presque rapprocher cela du premier cas que j'ai conté : la vue des étrangleurs.

Enfin l'homme produit en lui ce qui doit le reproduire, le perpétuer, il est soumis à la loi commune,

comme le simple annelé, il doit se — *sectionner*, — perdre son excès de sang, sous peine de s'empoisonner, d'inonder son être de germes impurs qui appelleront les cauchemars épuisants et mortels. Si on ne veut sacrifier au Prince de ce monde, c'est son ombre, son *double* qui vous saisit avec tout son cortège de chimères, de sirènes, de salamandres,... ou se continue sans espoir, on ne saurait étancher la soif de celles qui vous boivent, on ne peut éteindre le feu ardent — *mais froid* — de ces amoureuses toujours inassouvies... c'est ce que le moyen âge avait bien saisi dans son *Infernal Sabbat*.

Or, rien n'agit par lui-même, tout a sa vraie — *force active* — en ce monde, par *son double*, caractérisé — *par sa signature*. — Plantes, substances psychiques ; poisons organiques dus à la décomposition ; substances vitales pleines de fluide qui sont refoulées, sont choses sinon semblables, du moins analogiques — ce sont des clefs qui donnent accès sur l'au delà. Même la science — *officielle* — vient apporter son témoignage en nous montrant que certains parfums capiteux et recherchés ont même composition chimique que certaines substances animales en décomposition. Et le musc, qu'est-il donc ? sinon la sécrétion de la glande d'un animal en folie amoureuse. Recueilli, il servira de base à toutes nos eaux de toilette, excitera alors à l'amour ou servira de potion dernière au moribond abandonné. Un volume serait nécessaire pour citer tous les cas semblables.

Il a été démontré que tous les symboles avaient une double signification, une bonne et une mauvaise. Il

en est ainsi de tous les actes de la vie, de tous nos sentiments.

L'Église qui a recueilli tout l'ésoterisme antique est fort sage lorsqu'elle dit de se méfier de toutes les manifestations qui revêtent un aspect de sainteté, car souvent c'est — l'*Impur* — qui a pris pareil costume.

Ici, je ne parle ni de Lucifer, ni de Satan, ni du Tentateur des catholiques, mais appellerai — *pur* — tout ce qui nous sollicite dans les plans supérieurs et — impur — tout ce qui nous tenaille dans le plan terrestre, toutes les avances que nous fait l'Esprit de la terre pour nous retenir enchaîné à son char.

Ayant subi les atteintes des deux extases : la pure et l'impure, j'avoue que si on n'y est pas préparé, on pourrait presque les confondre. C'est un même anéantissement de soi-même, une fusion dans l'éther ambiant, une sensation de bien-être indéfinissable, une atmosphère lumineuse environnante.

Seulement, il y a des caractéristiques infaillibles pour les deux cas.

Dans le premier, c'est le plexus solaire qui est saisi, comprimé, qui — *comprend* — dans le second, c'est le quatrième plexus qui est impressionné, ébranlé.

De l'extase religieuse, on sort comme renforcé, plein de vigueur; de l'extase voluptueuse, on revient brisé, affaibli et néanmoins on a uniquement fait une perte de fluide nerveux, c'est une pure débauche cérébrale.

On comprend à quoi arrivent ceux qui s'entraînent à vivre chaque soir avec les êtres, sensuels et avides,

de l'Invisible — qu'ils soient réels ou produits par notre imagination, peu importe. — A ces malheureux, il est facile d'entrer dans le plan astral sans préparations de sorcières, ni de balais conducteurs.

Leur cerveau tendu sur leur rêve, le fantôme aimé évoqué ; prônant la position couchée, leur tête s'inclinant vers la droite (je n'en dirai pas plus long), rythmant leur respiration en prenant une sorte de posture de Yogi qui veut se dédoubler, ils arrivent rapidement en retenant de plus en plus leur souffle à avoir des sortes de sortie en astral — inférieur! — Ce n'est pas plus difficile à obtenir qu'à devenir morphinomane, éthéromane, etc.

Même à notre insu la chose arrive à chacun et provoque des rêves sensuels. C'est fatigant, mais isolé; si on s'y entraîne, cela devient chronique, on est perdu, des amantes terribles et voraces vous dévoreront.

Nodier, qui fut un visionnaire dans ses contes fantastiques, au conte de la « Fée des Pois », a fort bien décrit cette double vie d'un amant, qui a commerce chaque nuit avec une fée invisible; mais ceux qui ont pareil bonheur sans y succomber sont l'exception.

Et je ne saurais trop insister pour démontrer comment deux ébranlements presque semblables peuvent produire les deux *pôles opposés* d'une même manifestation.

Dans les deux cas : immobilité, — tension d'esprit sur un même sujet — oubli de l'entourage, — respiration qui se modère peu à peu — silence absolu nécessaire au bruit monotone qui endort, comme le

bruit du rosaire qu'on récite, du mot Aum qu'on expire ou soupirs convulsifs en pensant au fantôme aimé — d'un côté on se plonge dans l'extase religieuse, dans l'autre, on se plonge dans la torpeur indécise et sensuelle.

Quand la Magdeleine eut fini de pécher, elle s'abîma dans la vue du ciel. Après avoir été des modèles de perversion, souvent les grandes mondaines s'anéantissent dans les souffrances de la pénitence. C'est le piment qui seul convient alors à leurs nerfs détendus et, là encore, il y a logique malgré la contradiction apparente.

4° J'aborde une autre question : *la colère des Invisibles.*

Étant à B... et âgé de vingt-sept ans, je reçus un jour une lettre d'une personne qui m'était inconnue et qui me demandait d'une façon peu convenable certains renseignements sur des membres de ma famille. Je ne pouvais la renseigner et ignorais totalement ce qu'il y avait à répondre, car cela remontait au décès de mon père, mort assez tragiquement, alors que j'étais âgé de moins de deux ans et que j'avais donc à peine connu. J'écrivis à ce sujet à ma mère et elle me répondit ; la lettre me fut remise dans la rue et pour la lire je me rendis sur un plateau désert qui se trouvait à la sortie de la ville et la dominait.

TIDIANEUQ.

(*A suivre.*)

LE BOUDDHISME

De la secte Japonaise « Nichiren »

L'école de Nichiren a trois bases, qui sont des lois universelles symbolisées par :

Honzon, le principal objet d'adoration ;

Daimokou, nom donné par l'école au Livre Sacré, le Lotus de la Bonne Loi ;

Kaidan, l'endroit où sont appris les principes de la morale.

Le principal objet d'adoration est représenté par une carte suspendue qu'on nomme le *Grand Mandala*, cette carte est le symbole de Sakya Mouni et de la Vérité.

Au milieu de cette carte sont tracés les sept caractères chinois : Na, Mou, Myo, Ho, Ren, Ghe, Kyo.

L'ensemble de ces sept caractères est appelé le corps général de Bouddha ; les figures alignées des deux côtés de ces caractères sont nommées les corps séparés de Bouddha.

L'ensemble du Grand Mandala représente les dix mondes d'êtres vivants qui sont :

1° Le monde de Bouddha ; ce monde est l'état de

conscience dans lequel on possède pleinement la connaissance et la vertu.

2° Le monde des Bodhisatvas ou des sages, qui est l'état de conscience dans lequel on peut sauver soi-même et les autres de toute espèce de maux.

3° Le monde des êtres individuellement illuminés, qui est l'état de conscience dans lequel chacun se sauve soi-même sans aucun effort.

4° Le monde des êtres comprenant la Loi qui est l'état de conscience dans lequel on peut se sauver soi-même, mais avec grand effort.

5° Le monde des dieux, état de conscience dans lequel on n'éprouve que des jouissances.

6° Le monde des êtres humains, qui est l'état de conscience dans lequel on agit suivant que le devoir l'ordonne.

7° Le monde des esprits humains, qui est l'état de conscience dans lequel on n'agit que pour sa renommée et son intérêt personnel.

8° Le monde des bêtes, état de conscience dans lequel on est dépourvu d'intelligence et de pudeur.

9° Le monde des démons affamés, état de conscience dans lequel on n'éprouve que des désirs sordides et de l'envie.

10° Le monde des êtres infernaux, état de conscience dans lequel on a le cœur dur et nulle notion du devoir, de la Loi.

Cette doctrine s'applique à l'humanité spécialement, comme toutes les doctrines religieuses qui ont pour âme la morale ; on voit par elle que les hommes sont habitants de plusieurs mondes.

Le dogme fondamental du Bouddhisme, c'est qu'il n'y a qu'un créateur, un façonneur de l'existence, la Pensée, et, comme la Pensée se manifeste dans les états de conscience, le Grand Mandala est un symbole de l'univers qui est une chaîne dont les anneaux sont les dix états de conscience; l'univers a toujours été cette chaîne sans commencement et la sera toujours, sans fin.

Le Mandala symbolise l'identité essentielle de tous les êtres, quels que soient les mondes qu'ils habitent; la Pensée étant le pouvoir créateur, les mondes essentiels sont les états de conscience dont les autres mondes sont des manifestations, à notre point de vue. Mais ces autres mondes, comme déterminateurs de nos phénomènes de conscience, de nos idées, doivent être à leur tour des régions de la pensée, des états de conscience; les penseurs dont ils sont les idées sont différents de nous, voilà tout, et nos idées, à leur tour, sont pour ces penseurs-là des phénomènes objectifs des produits de leurs états de conscience.

Le Mandala symbolise aussi le Bouddha de l'illumination première, répandu dans tous les temps et dans tous les espaces, présent en toutes choses.

Les éléments, terre, eau, feu, air, sont les corps de ce Bouddha; de même les sens et les propriétés des choses telles que la couleur, le son, l'odeur, la saveur, le contact.

Par contact, il faut entendre perception d'une chose au moyen du toucher, ce qui implique une particularisation de l'espace, un volume, en considérant le volume indépendamment du sens de la vue.

Toutes les choses sont convertibles les unes dans les autres ; tous les faits deviennent les uns les autres ; ils ont donc même nature et ne sont pas différents en essence.

La méchanceté des esprits infernaux, la folie des brutes (absence de raison), la cupidité des démons affamés ; en un mot toutes les qualités des êtres vivants forment le corps du Bouddha de l'illumination première.

Le *Grand Mandala* représente cette relation, cette parenté mystérieuse de toutes les choses entre elles.

De même que les eaux de mille rivières en entrant dans l'Océan sont mélangées ensemble et ont toutes la même saveur malgré les saveurs différentes qu'elles avaient dans leurs rivières, toutes les choses et tous êtres du monde, quand ils sont vus dans la vérité, deviennent identiques.

Pour être *Nichiren*, il faut comprendre le sens du Grand Mandala.

Le corps de n'importe quel individu de n'importe quelle espèce est une portion du corps de Bouddha. En conséquence, chacun devrait s'efforcer de loger dans son corps le cœur de Bouddha.

Le cœur de Bouddha est bienveillant pour tous les êtres, aussi bien pour les êtres infernaux, pour les démons affamés, pour les brutes, que pour les Bodhisatvas.

Chacun de ceux qui sont doués de conscience devrait chercher son plus grand intérêt, lequel est, pour tous, l'illumination, la vraie conscience ; par là,



il récolterait les fruits de la bienveillance qui le relierait à ses compagnons d'existence.

Mais les gens vulgaires, de par le monde qu'ils habitent, ne sont pas capables de déterminations assez fermes pour se conduire ainsi avec constance. La force de volonté et l'aptitude à méditer leur manquent ; on remplace pour eux la pratique mentale par la pratique orale, par la prière des lèvres ; on leur donne pour devoir la répétition du *Daimokou*, titre du Livre sacré.

Par là ils obtiennent une illumination analogue à un reflet de clair de lune dans les eaux.

La pratique orale des Nichiren est la répétition des mots : Na, Mou, Myo, Ho, Ren, Ghe, Kyo.

Celui qui méditera sincèrement sur la Vérité et prononcera le Daimokou du fond de son cœur, en retirera de grands avantages.

On devient par là, capable de domination sur ses sentiments et son intelligence. On peut supprimer les cinq appétits et les sept passions et devenir possesseur d'un corps de Bouddha rempli des quatre vertus : l'Éternité, la Paix, l'Illumination et la Pureté.

Nous pouvons alors libérer notre intelligence de toutes les vilenies de l'existence ; si la colère et la fureur se mettent à faire rage en nous, restons calmes et méditons sur ces passions.

Les hommes et les femmes ignorants, ne sachant ni lire, ni écrire, peuvent devenir illuminés rien qu'en répétant sincèrement le Daimokou, la prière miraculeuse : Na, Mou, Myo, Ho, Ren, Ghe, Kyo.

Cela paraît inexplicable et l'est, en effet, pour ceux

qui sont ignorants du pouvoir du Verbe et n'ont aucun soupçon de ce que désignent ces sept mots mystiques. Mais, lorsqu'on sait que ces mots sont les noms des sept forces par lesquelles subsiste l'univers et que la prononciation de leur nom met ces forces en action, on commence à comprendre.

Ces sept forces agissent partout, dans tous les chaînons de l'univers ; mais elles agissent différemment dans chaque état de conscience, sans quoi il n'y en aurait qu'un.

Sept fois dix états de conscience donne le nombre mystique soixante-dix. Mais les êtres qui sont dépourvus du verbe ne peuvent pas appeler ces forces à l'action, ils ne peuvent que la subir.

Qu'est-ce que le *Kaidan*, l'endroit où l'on reçoit les préceptes de la morale?

Nos corps sont le corps de Bouddha; que nos intelligences deviennent aussi l'intelligence de Bouddha, et alors nous comprendrons le monde comme Bouddha le comprend.

L'intellect est en rapport avec l'ambiance comme le couvercle avec le pot; ils sont faits l'un pour l'autre.

En pratiquant la récitation du Daimokou et en purifiant nos pensées, les mauvais appétits et les passions disparaissent d'eux-mêmes et nous sommes inspirés par les préceptes de la morale.

Le Verbe est un pouvoir d'appeler les grandes forces à l'action; c'est donc un pouvoir très haut, très près des sources du monde; par conséquent lorsque les forces agissent à l'appel du Verbe, elles

sont encore dans un état de pureté, de simplicité qu'elles perdent à mesure qu'elles s'éloignent de leur source ; à mesure qu'elles se compliquent, se mêlent, s'accordent, se contrecarrent, pour tisser la trame du monde.

La Pensée, comme tous les phénomènes du monde, est le produit de l'action des sept Grandes Forces ; l'intelligence humaine est un lieu où se produit une espèce de pensée ; mais il s'en produit partout ; la pensée est conditionnée par les circonstances du lieu où elle se produit ; dans un homme elle est différente de ce qu'elle est dans un animal ; dans un animal, différente de ce qu'elle est dans une plante; dans une plante, différente de ce qu'elle est dans une pierre ; dans un homme, différente de ce qu'elle est dans un dieu ; le dieu est une espèce des êtres vivants, comme l'homme.

Les religions avec leur morale ont généralement pour tendance de faire de l'homme un dieu ; de faire apparaître dans l'homme les états de conscience des dieux ; les unes, comme les religions d'Occident, pensent que cet état ne peut être atteint qu'après la mort ; d'autres, comme certaines religions d'Orient, pensent que cet état peut être atteint durant la vie.

Par la récitation du Daimokou, disent les Nichiren, lorsqu'on amène en soi les forces à un état supérieur, on est, dans toutes les positions en route pour la grande délivrance : en marche, arrêté, levé, couché, parlant, gardant le silence, agissant ou se reposant, on avance toujours vers la délivrance.

La naissance, la mort, la maladie, la vieillesse dis-

paraissent; les craintes, les chagrins, les souffrances, les troubles de toute espèce s'évanouissent comme des brouillards devant le soleil qui monte; il ne reste en nous que l'éternité, la paix, l'illumination et la pureté. Nous nous trouvons ainsi dans le paradis de Bouddha.

Aller au paradis jouir d'un bonheur sans fin, c'est en effet le désir le plus fort de l'humanité et le but que lui assignent les religions soit sur terre, soit dans un autre monde.

Comme les religions qui promettent le bonheur sur la terre n'ont pas tenu leur promesse, ont reçu un démenti aussi obstiné que catégorique des faits, on peut supposer que les religions qui promettent le bonheur dans un autre monde se trouvent dans le même cas; mais leurs fidèles supposent le contraire.

Pour que l'humanité vive comme elle a vécu, il lui faut cette illusion; celle-ci se trouve donc au nombre des conditions de l'existence humaine en grandes sociétés. A ce titre, elle est un fait de capitale importance qui ne peut disparaître aussi longtemps que les hommes devront vivre comme ils ont vécu jusqu'ici.

Toutes les conceptions religieuses ont pour but de fortifier cette illusion; elles sont toutes comme des contreforts de cathédrales gothiques soutenant la nef.

Sur terre ou ailleurs, l'homme a le désir d'être heureux; aussi longtemps que ce désir sera présent dans sa nature, l'homme sera religieux.

La religion n'est que secondairement une question d'intelligence; le rôle de celle-ci, dans les questions religieuses, est d'être la servante du désir d'être heureux, pas plus.

La vie est mélange d'intelligence et de sentiment ; les êtres inférieurs ne sont que sentimentaux ; c'est à peine si quelques veines d'intelligence sillonnent maigrement chez eux la masse de substance sentimentale ; à mesure que l'être monte, l'intelligence prend de l'importance, et il peut arriver qu'elle se sépare totalement du sentiment.

Mais, pour que l'être vive, il faut les deux ; le binaire est une loi de l'existence. Quand l'intelligence est totalement séparée du sentiment, l'être est formé de deux masses, l'une intellectuelle, l'autre sentimentale.

Un tel être est plus sentimental que les êtres inférieurs et plus intelligent que les êtres en qui les deux masses restent mélangées, quelque considérable que soit la portion intellectuelle de leur être.

Mais c'est là un chemin sur lequel il est inutile de continuer à s'avancer ; on n'y serait guère suivi. Le développement de l'intelligence est la chose qui rencontre le plus d'obstacles sur sa route ; c'est que l'intelligence trop développée dans l'homme serait un danger pour l'ordre du monde, amènerait des révolutions dans l'ordre des choses cosmiques. Qui sait quelles catastrophes terrestres et peut-être planétaires pourrait produire le fait de toucher à certains ressorts de la Nature, si ces ressorts se détendaient brusquement, alors que leur fonction est de se détendre lentement. Bien des orgueilleux ont, pour leur personnalité, rêvé pareille puissance ; mais sans faire l'effort nécessaire pour l'acquérir. Pour que le monde continue à marcher du même train, il est inutile que les hommes, en masse, deviennent plus intelligents.

NOTES SUR PARACELSE

Suivies de son Discours sur l'Alchimie

(Suite)

Donc, le véritable médecin voit fort bien qu'en tout il faut ôter le venin, ce qui doit se faire en le séparant (de l'objet qui le renferme). Il en est de même pour le serpent qui est venimeux et cependant bon à manger, puisque, en lui supprimant son venin, tu peux en manger impunément.

Il faut faire de même pour beaucoup d'autres choses, car, si la séparation (du bon et du mauvais) n'est pas faite, tu ne peux espérer dans la réussite de ton opération, à moins que la nature ne fasse ton office et supplée à ton insuffisance par une grande faveur du Ciel, car en ce qui te concerne, toi et ton art défectueux, il ne fera pas le succès de ton malade.

Or, ce n'est pas tout de dire qu'il faut ôter le venin ; il faut encore connaître un excellent moyen : c'est par l'alchimie ; car il est nécessaire que là où Mars serait, dans le soleil, il faut ôter et séparer Mars. Pareillement, si Saturne est dans Vénus, il faut que ce Saturne soit séparé : *car autant qu'il y a d'ascendants et d'impressions aux choses naturelles, autant il y a de corps en elles*. Or, il est nécessaire d'ôter et sépa-

rer les corps qui leur sont contraires, afin que toute impureté soit retirée et que le mauvais soit séparé du bon, qui est ce que tu cherches ou, du moins, que tu dois t'efforcer de chercher.

Car, de même que l'or n'a pas de valeur avant d'avoir été fondu par le feu ; de même le remède ne peut être utile, s'il n'a pas passé par l'épreuve du feu ; car il est nécessaire que tout soit régénéré par le feu pour être rendu utile à l'homme.

On ne saurait révoquer en doute que c'est ici le fondement stable du vrai médecin? Car le vrai médecin doit user des arcanes et nullement des venins des remèdes.

Or les apothicaires et toutes leurs préparations n'usent rien moins que de cette doctrine et n'en enseignent pas un traître mot. Et leurs corrections (ou rectifications) ne sont pas différentes de ceci : que si un chien ayant fait son ordure et ses excréments dans une pièce, on voulait, sans les ôter, nettoyer et supprimer cette puanteur par une composition de thym, de sauge, ou de genièvre.

La puanteur n'en subsisterait pas moins qu'auparavant, bien que par la présence des herbes sus-dites on ne la sente que peu ou même pas. Et toute personne sensée ne dira pas pour cela que, puisque la puanteur est séparée, elle n'existe pas. Elle subsiste encore réellement, mais elle est atténuée (corrigée) par le parfum (des plantes) et de même la puanteur et le parfum entrent dans le corps de l'homme.

Telles sont les corrections de MM. les apothicaires, qui chargent l'aloès hépatique de quantité de sucre et

croient qu'après cela il ne peut plus nuire. Donc le sucre est l'artifice, et la gentiane et le miel sont la correction des apothicaires au thériaque.

Ceci est évidemment une ânerie ; et cependant on les nomme excellents remèdes, médecines nouvelles.

Quel est donc le pauvre d'esprit, tellement aveuglé, qui ne s'aperçoive bientôt de la fourberie et que ce qu'on lui offre ne vaut rien qui vaille ?

Que disent-ils donc de la médecine ? Que c'est un doux électuaire composé de pures plantes aromatiques, avec du sucre et du miel, bien qu'il y entre beaucoup d'autres choses. Et, de cette manière, les malades sont nourris, allaités de remèdes dulcifiés !

Jugez donc vous-mêmes s'il est de vraie médecine d'amasser et de réunir en un seul tas tant de choses et de les donner à cuire à un cuisinier de potages. Il s'en faut de beaucoup que ce soit là le fondement de la médecine ; ce n'est rien qu'une fantaisie ramassée et formulée par plusieurs cervelles faibles.

Or, comme nous l'avons dit précédemment, il y a dans la médecine trois fondements : la philosophie, l'astronomie et l'alchimie. Le médecin doit s'appuyer sur ces trois choses, et tout médecin qui n'édifie pas sur ces trois fondements, sa médecine sera renversée par la première inondation d'eau, le vent lui emportera son travail et tout son édifice sera bouleversé à l'approche de la nouvelle lune et dissous par la première pluie.

Jugez maintenant par cette exposition de ma médecine, si je suis docteur contre l'ordre véritable de la

médecine, ou si je suis hérétique en médecine, destructeur de vérité, une tête de bœuf insensée et si je procède justement ou injustement contre mes adversaires, et pour quels motifs ils me résistent et s'élèvent si fortement contre moi.

Je confesse avec ingénuité qu'aucun d'eux n'abandonne sa massue, qu'avec beaucoup de regret, et celui-ci retient volontiers sa cognée qui a réchauffé son manche dans sa main. Mais ce sont les fous et les insensés qui agissent ainsi, car on peut bien laisser sa cognée oublier ses erreurs et suivre une meilleure voie.

Et je vous prie, pourquoi me mettre en souci pour savoir s'ils me suivront ou ne me suivront pas. Je ne saurais les contraindre. Et c'est pour cela que je les découvre afin que l'on puisse connaître comment ils se nourrissent et vivent salement de leurs tromperies et que les fondements de leurs écrits et de leurs livres ne sont que pure fantaisie. Quiconque est homme de bien et attaché aux malades, quiconque désire suivre la nature en son art, celui-là ne me quittera jamais et suivra mes préceptes de tout son cœur.

Jésus-Christ lui-même n'a pas été suivi de ceux qui le connaissaient et voyaient chaque jour ses miracles, mais plusieurs le méprisaient et proféraient contre lui des blasphèmes et des calomnies. Et d'où me viendrait cette présomption de m'octroyer le privilège de n'être point calomnié, ni vilipendé?

Quant à moi, j'ai adhéré à leur opinion et à leur science avec plus d'opiniâtreté qu'eux-mêmes ; j'ai suivi les mêmes préceptes de médecine ; mais, ayant reconnu que par cette voie je ne pouvais rien faire,

que de tuer, meurtrir ou, tout au moins, débiliter les malades, et que cette médecine ne me présentait aucune certitude, ma raison et ma conscience m'ont contraint de chercher la vérité là où elle était. Et à cette époque, ils m'objectaient que je ne connaissais pas Avicenne et Galien; ils me reprochaient de ne point comprendre leurs écrits, que, pour eux, ils les entendaient fort bien. Et je remarquais néanmoins qu'ils tuaient, meurtrissaient et débilitaient encore beaucoup plus que moi des malades.

Tellement que je me disais: Décidément, celui qui entend très bien les dits auteurs ou celui qui ne les comprend pas du tout sont absolument dans les mêmes conditions, car ils ne valent rien, ni l'un ni l'autre.

Et, d'autant que je considérai leur ignorance et la mienne propre, j'étais contraint à espérer mieux et j'ai nourri cet espoir jusqu'au jour où j'ai trouvé que toute leur médecine n'est rien autre qu'une exquise illusion et une parfaite charlatanerie.

Mais, comme je ne veux point laisser une chose imparfaite, je veux démontrer par mes écrits combien toutes ces choses sont remplies d'erreurs et de faussetés, car je m'aperçois de plus en plus que c'est non seulement leur médecine, mais leur philosophie et leur astronomie également qui ne valent absolument rien et ne sont pas puisées, comme je l'ai déjà dit, aux bonnes et véritables sources !

Ceci excitera parmi vous un grand tumulte : condamner ceux qui ont si longtemps régné, couverts de gloire et de magnificence. Je sais, je le sais fort

bien, un jour viendra où ce grand orgueil et cette magnificence seront profondément humiliés.

Car il n'y a en tout ceci que vanité et fantaisie pure, comme je l'ai dit autrefois et comme je le démontrerai de plus en plus. Et, bien que vos Écoles et vos Universités ne soient pas de mon avis et n'approuvent pas ma doctrine, mais peu me chault et je ne souhaite pas leur obéir ; car un jour vous les verrez assez humbles (sous-entendu les professeurs de ces écoles et universités).

Je vous expliquerai et éclaircirai tellement la chose *que, jusqu'à la fin du monde, mes écrits demeureront et subsisteront comme très vrais.*

Quant à vos écrits, on les reconnaîtra toujours comme remplis de fiel, de venin et de couleuvres, et seront odieux aux hommes de même qu'aux crapauds.

Non, non, je ne veux pas que vous tombiez tous en un jour, ni que vous soyez renversés dans un an. Mais après un laps de temps, vous serez vous-mêmes contraint de découvrir et mettre à nu votre honte et vos turpitudes ; alors le crible vous aura bien purgé : *Je ferai, je ferai beaucoup plus contre vous après ma mort, que durant mon existence.* Et, bien que vous dévoriez mon corps par vos injures et vos invectives, vous ne rongerez rien que le cadavre, mais l'esprit dépouillé du corps combattra contre vous.

Je veux cependant avertir ceux qui veulent être dénommés médecins qu'ils aient à se montrer plus modestes envers moi qu'envers leurs maîtres et que, de part et d'autre, ils pèsent et considèrent avec jus-

tice et diligence les faits dont il s'agit et qu'ils ne favorisent pas avec passion une partie de ces faits au détriment de l'autre. Considérez, du reste, de près le but auquel vous tendez, c'est-à-dire *au salut des malades*.

Si vous avez une telle intention, comptez-moi au nombre de ceux qui vous enseignent fidèlement; car je ne recherche rien plus que de soigner et de guérir les malades. Et c'est ce que je propose et décris en grande vérité et beaucoup de résolution et de vertu.

C'est pourquoi, bien que je paraisse être seul et nouveau dans mes opinions et que je sois *Allemand*, vous ne devez pas pour cela mépriser mes écrits et les rejeter dédaigneusement, car il faut que l'art de la médecine soit enseigné par les motifs que j'ai dit et non pour d'autres.

Je vous recommande surtout de lire et d'étudier autant qu'il vous sera possible mes *Œuvres*, que (Dieu aidant) je mettrai au jour ; à savoir : un traité de la *Philosophie médecinale*, dans lequel je déclarerai l'origine de toutes les maladies ; un autre traité *de l'Astronomie*, où j'exposerai assez clairement la guérison des maladies, et un dernier traité *de l'Alchimie*, c'est-à-dire du moyen de préparer les remèdes.

Si vous lisez ces livres et qu'une fois vous les ayez bien compris, vous me suivrez et vous serez parmi mes disciples, vous qui m'avez tourné le dos et qui êtes de mes ennemis. Mais ce ne sera pas encore assez de ces livres, j'ai l'intention, s'il plaît à Dieu, de les parachever en continuant à écrire sur les mêmes sujets. Je veux principalement écrire certains beaux livres

et très utiles qui seraient même déjà terminés pour la plupart, si l'envie et la méchanceté de quelques-uns de mes adversaires ne m'avaient retenu la main en des considérations dont mon esprit était travaillé.

Je pense aussi que j'aurais comme adversaires les *astronomes*, mais c'est qu'alors ils ne comprendront pas mes écrits et c'est pour cela qu'ils déclameront contre moi et qu'ils interpréteront les choses tout de travers et d'une façon sinistre comme on dit.

Mais ceci ne doit point vous troubler, ni vous détourner de lire mes écrits. Incontinent, je les ferai suivre d'autres dans lesquels vous trouverez des choses que vous estimerez certainement et dont votre esprit sera satisfait.

Ici, je me suis proposé d'écrire seulement sur quelle base je veux bâtir et établir la *Médecine*, afin que vous sachiez quelle opinion vous devez avoir de ma personne et de mes principes.

Et je vous parle de ces choses, afin que vous ne me rejetiez pas par ignorance, mais afin que vous me reconnaissiez votre maître et votre professeur.

Vous ne devez pas non plus vous laisser séduire et illusionner par les clameurs, les vêtements et les honneurs des médecins vulgaires, qui veulent être tenus pour de grands et sublimes personnages et pour cela ils se servent de discours ampoulés et parlent avec un verbe haut, insolent, et ne font rien autre que de se glorifier et vivre dans le luxe et la luxure ; mais dans toute cette pompe il n'y a que du vent. Ils n'ont aucun fonds sérieux, ni aucune science réelle en médecine, ni aucun remède qui corresponde à leurs propos faux et remplis de fadaises.

Ils ressemblent à ces religieuses cloîtrées qui chantent les psaumes verset par verset et, bien que ne comprenant rien à leur chant, ne cessent pas pour cela de chanter. Les médecins vulgaires font de même, ils crient avec fureur et opiniâtreté et, de même que le nonnain comprend quelquefois un mot entre mille et rien en dix autres feuillets, de même ces médecins touchent une fois un point, puis après ils se troublent et ne savent rien.

Considérez bien tout cela en vous-mêmes ; recherchez curieusement, et alors vous reconnaîtrez et jugerez facilement pourquoi ils me haïssent, me calomnient et me persécutent. Bien que tout cela ne soit en médecine qu'un accident assez ordinaire, aussi de pareilles critiques ne doivent pas offenser l'homme de bien. Car les médecins sont aussi mauvais l'un envers l'autre que les (disons lénos). — (Paracelse emploie un terme beaucoup plus cru). Aussi, par une certaine jalousie inséparable de leur profession, ils se blasonnent (s'attaquent) et invectivent l'un l'autre, ne s'accordant jamais en leur consultation et avis particulier. Ce qui prouve (ce me semble) assez clairement la fausseté et la duperie de leur doctrine. Ils se jalousent et se haïssent l'un l'autre ; et chacun tâche de supplanter son confrère en le dénigrant ou autrement et sont heureux si par ce moyen ils peuvent mutuellement se nuire.

Ils sont gouvernés par le Diable, qui les a pour ainsi dire créés, et c'est par son aide et suggestion qu'ils subsistent et se maintiennent. Ne doutez nullement de ceci, car les divers meurtres et homicides,

toute cette œuvre de bourreau qu'ils accomplissent chaque jour parmi les hommes, par leurs saignées, leurs purgations, cautérisations, brûlages, incisions et autres remèdes intempestifs, par lesquels ils remplissent les cimetières et les hôpitaux, tout cela témoigne assez de leurs œuvres et d'où vient tout le mal. Car certainement toutes ces cruautés ne procèdent point de la main de Dieu, qui serait injuste, s'il n'avait donné aux hommes une médecine certaine.

ERNEST BOSC.



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

La réincarnation et la morale de l'Occultisme

La base de la morale diffère beaucoup selon les systèmes philosophiques ou religieux qui régissent une époque ou un individu. Depuis la crainte du gendarme, déguisée sous des noms plus ou moins pompeux par le matérialisme, jusqu'à la colère de Dieu, jaloux du clergé autoritaire, il y a une belle gamme d'affirmations et d'hypothèses destinées à faire de l'homme un allié, et non pas un loup, pour ses semblables.

Lorsque la morale est un système métaphysique pur, elle porte peu sur l'esprit humain, et la révélation religieuse, même celle du nègre, lui est préférable. Pour que l'homme sache vraiment que chacun de ses actes est une impulsion lancée dans l'univers et subissant les lois physiques de l'aller et du retour, il faut une démonstration autrement plus solide que les affir-

(1) Cet article forme le cinquième chapitre d'un livre que notre Directeur va publier prochainement chez Alean dans la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*. Ce volume, qui traite de la Philosophie de l'occultisme, est la première tentative faite pour mettre à la portée de la psychologie moderne les enseignements de la tradition, débarrassés de leurs obscurités techniques. Nos lecteurs pourront juger par le présent extrait, combien Papus a réussi dans sa tâche.

mations des rhéteurs et les prétentions des clergés. Cette démonstration était la base même des mystères initiatiques de l'antiquité, et elle est encore possible dans certains centres de haute spiritualité fonctionnant en Europe sous mode théurgique.

Toute action provoque une réaction égale et de sens contraire, l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion. Telles sont les lois qui ont toujours formé la base de la morale des occultistes.

La notion de l'existence, autour de chaque être, d'une atmosphère secrète où s'inscrivent les pensées évoluées en actes, la certitude qu'on repassera par le chemin qu'on néglige aujourd'hui, en y retrouvant, grossies par le temps, toutes les pierres qu'on y a laissées par lassitude et par paresse, sont des données certaines que l'intuition cherche à prouver à l'occultiste expérimentalement.

Si la science apporte la certitude de l'existence en l'homme d'un principe autre que la matière, elle aura, par ce fait même, ouvert une voie bien féconde à la morale véritable, celle pour laquelle la responsabilité librement acceptée d'un acte est plus coërcitive que les lois et polices les mieux établies. En effet, cette question de la responsabilité, dans le visible et dans l'invisible, de l'esprit soulève plusieurs problèmes, dont nous allons passer en revue les principaux d'après l'occultisme. Ce sont :

1° La question de savoir où le plan de réaction vient rencontrer le plan d'action, c'est-à-dire où les peines succèdent aux erreurs. (Purgatoire ou enfer.)

2° L'étude de cette réaction et des éléments qui

agissent sur elle pour l'atténuer ou la précipiter.

3° La conséquence de ces études par la vie de tous les jours.

La base du problème et de la loi morale est, pour l'occultiste, presque uniquement placée dans l'étude des réincarnations. La réincarnation consiste, pour l'esprit, à revenir plusieurs fois sur le plan physique, sans nécessité de temps ou de lieu, c'est-à-dire que l'esprit peut venir soit dix ans, soit deux cents ans après la mort physique, et que le retour peut avoir lieu sur une planète quelconque d'un système solaire matériel. Il faut éviter de confondre la réincarnation, où les esprits humains ne peuvent se réincarner que dans des corps humains, avec la métempsychose, qui n'en représente que le côté allégorique et exotérique, et qui ne s'applique qu'aux cellules matérielles du corps physique.

En effet, après la mort, ces cellules matérielles retournent à la terre qui les avait prêtées à l'esprit pour une existence, et chacune de ces cellules peut devenir partie intégrante d'une plante ou de l'animal qui mange de cette plante, comme des minéraux qui séjournent dans la terre. Ce n'est donc pas l'homme lui-même, l'esprit, qui revient à titre d'arbre, ou de bœuf, ou de composé minéral, mais bien son vêtement matériel, le corps, désormais libéré de sa cohésion unitaire au service du principe immortel.

Il y a donc possibilité de métempsychose pour les cellules du corps, de transformation évolutive pour l'être astral et de réincarnation pour l'esprit. C'est de la confusion de ces possibilités entre elles que résultent

la plupart des erreurs de ceux qui critiquent l'occultisme sans le connaître.

Beaucoup de philosophes et tous les théologiens catholiques ont horreur de la réincarnation qui, pour l'occultiste, est une loi vivante et connue de tous les initiés. Pour éviter d'inutiles querelles, on peut chercher à déterminer, s'il s'agit d'un catholique, les conditions d'activité de l'esprit entre la mort et le jugement dernier, et ces conditions répondront, sauf pour le lieu, à beaucoup des enseignements des réincarnationistes. Que l'enfer et le purgatoire doivent être subis sur terre ou dans un lieu indéfinissable, ce sont, en somme, des questions de mots plus que de faits, et l'avenir se chargera de mettre tout le monde d'accord.

Quoi qu'il en soit, toute surcharge naturelle, toute involution doit être brûlée par l'angoisse et la douleur morales, qui sont les véritables feux du plan invisible; et toute action mauvaise, c'est-à-dire retardant l'évolution de l'esprit, provoque une réaction de douleur réparatrice tout de suite ou plus tard, peu importe. Le souvenir de tous les actes antérieurs se présente après chaque mort physique et s'efface, après chaque naissance, pour éviter le découragement et le suicide laissés possibles par la liberté de l'homme par rapport à son corps.

2° Le présent est donné à l'homme pour refaire son avenir en corrigeant les effets du passé. L'homme est aidé dans son action par les êtres du plan divin, qui ont la puissance d'effacer, par la dynamisation intense du présent, les mauvais clichés du passé. De là l'utilité de l'humilité et de la prière.

Dans la majorité des cas, le souvenir des existences antérieures est aboli pendant la réincarnation physique. Dans quelques personnalités une vague intuition subsiste des conditions générales d'une existence antérieure, de lieux déjà vus, d'être déjà connus, mais cette intuition est vague, car une loi de l'invisible défend, sauf pour les élus réincarnés après évolution complète, de savoir quelle personnalité représentait l'esprit sur terre. De là la tendance, enfantine et bien humaine, de beaucoup de ceux qui ne connaissent que les éléments de cette loi de réincarnation, à se croire d'anciens rois, d'anciens savants, ou d'anciens guerriers revenus dans des corps de petits employés, d'instituteurs ou de gardes champêtres. Les prétentions sans preuves sont généralement la conséquence d'auto-suggestions provoquées par une vanité ou un orgueil trop accusés. Elles font du tort autant à la doctrine qu'aux écervelés qui affichent ces prétentions.

3ᵉ Pendant la vie physique, chaque pensée, chaque sentiment, chaque acte génère, dans les autres plans de l'Univers, des chaînes de force qui réagiront sur l'évolution de l'être. Le corps physique est, sur le plan matériel, pour générer, atome par atome, le lieu de réaction de son esprit après la mort, le corps spirituel, que Pythagore appelait le char de l'âme et qui est l'appartement d'après la vie physique. Ce corps spirituel est d'autant plus actif que l'esprit incarné s'est plus dépensé moralement et physiquement pour les autres. Il n'y a pas d'appartement prêt de l'autre côté pour l'esprit qui n'a vécu que pour son corps, sa richesse et pour son bien-être propres ici-bas. Le mil-

lionnaire sans cœur de la Terre devient un vagabond de l'Astral. La réciproque est vraie plus souvent encore.

Le corps spirituel, généré par le corps physique, génère, à son tour, le corps astral de l'existence future et marque par là la réaction de la vie présente sur la vie future.

Inutile de dire que les réincarnations sont destinées à prendre fin quand l'homme, sans jamais perdre sa personnalité, sera réintégré dans l'état adamique primitif.

La morale, telle que l'entendent les occultistes, est des plus rigoureuses et des plus élevées. Elle est basée, pour la plupart des écoles, sur la soumission à toutes les charges imposées, soit par la condition sociale, soit par les épreuves de la vie, dont l'acceptation est d'autant plus indispensable qu'elles sont la conséquence des fautes antérieures. L'occultisme enseigne, en effet, comme nous l'avons vu, que l'esprit se réincarne successivement dans plusieurs corps physiques et que nous payons dans une existence suivante les fautes non réparées d'une vie précédente. Entre chaque incarnation l'âme se rend compte de toutes les existences antérieures et de leurs conséquences au point de vue de son évolution. Au début de chaque descente sur le plan physique, par contre, l'esprit perd le souvenir du passé, ce qui est nécessaire pour éviter les suicides, qui deviendraient presque inévitables pour qui aurait conscience des fautes qu'il vient expier.

Cette doctrine constituait, bien plus que celle de l'Unité divine, un des plus redoutables mystères des

anciennes initiations, et elle était enseignée sous le voile de la fable. L'eau du fleuve Léthé, que buvait l'âme en sortant des fleuves inférieurs (*Infera*), est un rappel de ce mystère. La possession du pouvoir ou des richesses est considérée, par l'occultiste, comme une des plus dangereuses et une des plus difficiles épreuves qui puissent assaillir l'homme. Si le puissant ou le riche, oubliant qu'il n'est qu'un simple dépositaire de la force vitale de la Société, se fait centre et dispose exclusivement pour lui et pour les siens de ce qui lui a été confié, alors la punition sera d'autant plus terrible. Quand un jeune étudiant, tout ému des apparentes iniquités du destin, venait protester auprès du maître contre le malheur persistant qui accablait tel ou tel homme, alors le maître évoquait, pour un instant, les images inscrites jadis dans la lumière secrète entourant l'individu, et l'étudiant, reconnaissant l'homme actuellement malheureux dans ce riche de jadis qui ne secourait quelques pauvres que par vanité, comprenait et bénissait son maître. Les enseignements moraux et l'occultisme ont toujours été presque exclusivement pratiques ; et on écarte les élèves du suicide, non pas en leur faisant des discours philosophiques sur le néant de cet acte, mais bien en les mettant face à face dans le plan astral avec l'esprit d'un suicidé et en leur montrant les affres indescriptibles de la dissolution du malheureux. Il en est de même de la mort, dont toutes les phases sont étudiées expérimentalement. Aussi l'occultiste, initié autrement que par les livres, affecte-t-il un souverain mépris pour ce phénomène du passage d'un plan à un autre qu'il a vu réa-

liser ou, s'il est assez avancé, qu'il a réalisé lui-même, plusieurs fois, expérimentalement. Une morale basée sur de telles pratiques est forcément très puissante, surtout quand les recherches personnelles ont amené le postulant à vérifier le caractère exact et la vérité de la plus grande partie des traditions religieuses et surtout des traditions chrétiennes. Il est curieux de constater que les Rose-Croix illuminés se sont toujours montrés comme des apologistes ardents du Christianisme, tout en étant d'une grande sévérité pour le clergé, qu'ils accusent d'avoir livré le Christ à César, en participant au partage de la puissance temporelle et de l'or. Aussi l'Église a-t-elle, à toute époque, fait les plus grands efforts pour enrayer le mouvement occultiste, qui fait des hommes de telle foi et de telle indépendance de caractère qu'elle ne veut voir en eux que des suppôts de l'enfer. On peut résumer les règles de la morale occultiste en quelques propositions, dont on trouvera le développement dans les œuvres d'Eliphas Levi : l'occultiste doit savoir s'abstenir, souffrir, prier, mourir et pardonner. Encore une fois, ce qui nous intéresse dans cette morale, ce ne sont pas tant ces règles, que nous retrouverons plus ou moins chez tous les moralistes, que la voie pratique de démonstration par la vision directe. Cette voie exige des maîtres dignes de ce nom, et ceux-là fuient le bruit et la renommée et ne sont connus que de quelques-uns. Ceux que le public prend pour les chefs sont, généralement, ceux qui ont été délégués aux œuvres de propagande : ce sont les réalisateurs, les hommes d'actions, les bras des organismes initiatiques. Cer-

tains ont cru ou voulu faire croire qu'il n'existe de tels maîtres qu'en Orient ; c'est là une erreur. Nos renseignements nous permettent d'affirmer qu'il existe, non pas à Paris, mais en quelques villes de France, des maîtres aux différents degrés, qui vivent loin du bruit et de la publicité, et qui sont ignorés, sous leur véritable caractère, même de leur plus proche voisin.

Telle est la base que donne l'occultisme au problème de la destinée humaine. Résumons-la une dernière fois :

Que sommes-nous et, par suite, où allons-nous et d'où venons-nous ? La vie a-t-elle un but ? Sommes-nous libres ou déterminés ? Existe-t-il une sanction à nos bonnes ou à nos mauvaises actions ? Existe-t-il même des actions qui soient bonnes et d'autres qui soient mauvaises ?

A cela le matérialisme répond : Nous sommes le produit d'une évolution matérielle, et l'agrégat de cellules qui constituent notre moi disparaîtra à la mort et s'en ira constituer d'autres organismes. Nous venons par hasard et nous allons au néant. Nos facultés, comme nos actions, dépendent de l'hérédité, du milieu et de nos organes. Nous ne saurions être plus responsables que la roue d'omnibus qui écrase un imprudent ou la tuile tombée du toit qui tue le passant ; le bien et le mal sont des mots inventés par notre orgueil pour satisfaire notre vanité. Le gendarme est encore la sanction morale la plus élevée. L'homme ainsi conçu est composé d'un vil principe : le corps physique.

Le catholicisme nous apprend que nous sommes composés d'un corps, mortel et vil, et d'une âme immortelle. L'un vient de la poussière, c'est le corps, et il y retournera ; l'autre vient de Dieu, c'est l'âme, et elle ira, après la mort, en paradis entendre chanter des anges et contempler un Dieu anthropomorphe, si elle a été sage ; ou, si elle a été méchante, dans l'enfer pour l'éternité. Si elle a été neutre et a commis quelques péchés véniels, le purgatoire lui tend ses tourments pour quelques milliers d'années seulement. Le reste est à l'avenant et capable de satisfaire pleinement les intelligences moyennes. Mais l'anatomiste et le physiologiste se demandent encore comment ce principe si pur peut bien actionner le rectum ou se livrer aux douceurs de la chylification.

Entre ces deux extrêmes, la philosophie dite spiritualiste fait de l'histoire et de la critique. C'est ce qu'il y a de plus sage.

Or l'occultisme entend apporter une série d'hypothèses susceptibles d'expliquer rationnellement la constitution de l'homme aussi bien au physiologiste qu'au philosophe (1).

---

(1) But de la vie. L'on doit s'occuper de ses intérêts et exercer une profession honnête, non pour amasser des richesses, mais pour se procurer les choses nécessaires à la vie.

On doit se procurer les choses nécessaires à la vie et même l'aisance, si l'on peut, non en vue des jouissances qu'elle procure, mais pour écarter de soi les soucis et la douleur, pour conserver un esprit libre dans un corps sain.

Enfin, il faut employer ce double avantage : la liberté de l'esprit et la santé du corps à développer son intelligence et à la conduire, par le chemin de la science, à la connaissance de Dieu. — MAIMONIDES (XIIe siècle).

L'existence, non pas comme une entité métaphysique, mais bien à titre de réalité physiologique, d'un principe d'action intermédiaire entre les organes physiques et les facultés intellectuelles, permet de résoudre simplement la plus grande partie des problèmes posés. Le matérialiste a parfaitement raison dans ses affirmations, mais il s'arrête à l'étude du corps physique ; le spiritualiste est aussi dans le vrai, mais il n'étudie que le pôle opposé de la balance : l'esprit conscient. L'occultiste cherche, non pas à détruire, mais à unifier les efforts de la philosophie et ceux de la science(1).

Le but de la vie, dit-il, c'est de fabriquer soi-même sa destinée future, car l'homme est libre dans le cercle de fatalité qui l'entraîne, comme le passager du steamer est libre dans sa cabine.

Tout ce qui existe a droit à notre respect : le corps physique autant que l'esprit. Le mysticisme est une perte de l'équilibre moral, aussi grande que le sensualisme. La sanction de nos actes, c'est nous-mêmes qui la créons, c'est nous-mêmes qui supportons les erreurs de nos mauvaises actions, soit dans cette vie, sur nos biens matériels ; soit dans une existence future, lorsque nous nous réincarnerons.

La doctrine de la réincarnation, soit sur cette terre, soit dans un autre lieu de l'espace, donnée comme sanction morale de nos actions et comme origine de notre situation dans la société a toujours été enseignée par l'occultisme.

(1) Acquérir la Vérité par ses facultés intelligibles, la Vertu par ses facultés animiques, la Pureté par ses facultés instinctives. — Fabre d'Olivet (1820).

∴

Certains points de l'enseignement de l'occultisme sur ce sujet resteraient obscurs si nous ne précisions pas, dès maintenant, le problème de la mort tel qu'il est posé par le spiritualisme traditionnel. Cela nous permettra de différencier tout à l'heure l'occultisme du spiritisme, avec lequel on le confond quelquefois.

Chacun des principes constituant l'homme vient d'un plan d'action différent. Le corps physique vient du monde physique et y retourne. Le corps astral vient du plan astral. L'être psychique est une résultante de la combinaison du corps astral avec l'esprit; c'est l'étincelle du moi actuel qui ne sera plus le moi de la prochaine existence (1).

A la mort, l'homme change d'état et non de lieu. Il réalise l'idéal qu'il s'est forgé dans sa dernière existence, et cet idéal subsiste d'autant plus longtemps qu'il a été conçu avec plus d'intensité.

Puis l'entité spirituelle se réincarne et poursuit ainsi son évolution individuelle, monte et descend

(1) L'âme de l'homme, venant immédiatement de Dieu, se joint par des moyens convenables au corps matériel; et à cet effet premièrement à sa descente même et aux premières approches, elle se trouve revêtue d'un petit corps d'air qu'on appelle le véhicule éthéré de l'âme, d'autres le nomment le chariot de l'âme.

Lorsqu'elle joint son chariot à la chaleur, elle se joint à l'esprit provenant du cœur, et, par cet esprit, elle se plonge dans les humeurs, elle se prend aux membres, et s'approche de tout également du plus près qu'elle peut. — AGRIPPA (XVIe siècle).

dans l'échelle sociale, mais progresse malgré elle ; car le système entier évolue vers la réintégration finale. Le progrès existe pour la généralité, s'il semble ne pas exister pour l'individu (1).

Mais l'évolution, pour être réelle, doit être collective. Les collectivités ont les mêmes lois d'existence, de maladie et de mort que les individus ; l'homme est à l'humanité ce qu'une cellule du corps humain est à l'être tout entier. Il existe donc une science du social, une anatomie et une physiologie de la nature, ignorées de nos politiciens contemporains, et à la réédification desquelles travaillent un grand nombre d'occultistes.

La société est un être complet ayant ses organes, économiques ou abdominaux, juridiques ou thoraciques, et enseignants ou céphaliques.

La science de la société, de son évolution et de sa transformation normale ou pathologique, c'est là la véritable clef de l'histoire, qui est à refaire pour celui qui saura appliquer à cette branche du savoir humain les enseignements de l'occultisme.

Mais insistons sur l'homme.

Des trois éléments dont se compose l'homme incarné, le premier, le cadavre, retourne à la terre ou à une autre modalité quelconque du plan physique, qui en a prêté les éléments, pour une existence, à l'esprit ; — le second, le corps astral, se décompose en deux

(1) Ce n'est pas notre âme qui souffre et qui meurt, c'est le personnage. — PLOTIN (IIIe siècle).

On lira, à ce propos, avec un grand profit, l'excellent livre de M. Ch. Byse, sur Swedenborg, paru sous le titre : *Le Prophète du Nord*, Paris, 1 vol. in-8°, chez Fischbacher.



parties : l'une inférieure, qui se répand dans la vie universelle et aide à décomposer, au besoin, le cadavre ; l'autre, supérieure, devient ce que Pythagore appelait « le char de l'âme » et enveloppe l'esprit dans son évolution astrale ; — le troisième, l'esprit, est seul destiné à subsister avec l'intégralité de sa conscience, et c'est celui-là qui demande, en somme, l'intérêt le plus soutenu. La théorie occultiste, à son sujet, n'a pas changé depuis l'antique Égypte, et c'est encore l'histoire du « voyage de l'âme » du livre des morts, mais comprise dans sa véritable symbolique, que nous contera l'occultiste du XVIIIe siècle de notre ère et même celui du XXe, tous appelant la vision directe à l'appui de leurs dires (1). Reprenons donc en détail le départ de l'esprit et commençons au moment de l'agonie. A cet instant, le lien entre le corps physique et l'esprit vient d'être coupé, comme dans l'évanouissement, et le corps astral tend à se diviser en deux parties : une inférieure, qui restera dans le plan physique : et une supérieure, qui évoluera jusqu'au plan astral supérieur. Cette lutte se manifeste à l'extérieur, dans les cas normaux, par l'agonie. La somme d'astral qui accompagnera l'esprit dépend justement des aspirations élevées de l'être humain pendant son incarnation, et, au moment du départ, l'esprit cherche à tirer de son côté le plus possible d'astralité. Il est aidé dans cette tâche par les « ancêtres », terme sous lequel on renferme tous les êtres invisibles qui viennent assister l'âme à son départ, car la mort terrestre est la naissance astrale, et réciproquement. Les ancêtres sont là-bas pour recevoir l'âme qui leur revient,

comme les parents sont ici pour recevoir l'enfant qui naît à la terre. Avant d'aller plus loin, rappelons que nous employons l'expression de plans pour bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'endroits déterminés, car le temps et l'espace disparaissent dès le plan astral, et tout y est, à la fois, dans le même plan. Revenons à l'esprit. L'agonie vient de se terminer : chaque cellule physique, jusque-là tonalisée par l'action prépondérante du corps astral, reprend son autonomie ; la décomposition du cadavre commence, et chacun des petits êtres cellulaires qui le constituaient se dirige vers ses affinités spéciales. De son côté, l'esprit traverse une période de trouble, pendant laquelle la conscience cherche avec peine à se passer des organes physiques disparus. Cet état de trouble dure plus ou moins longtemps, selon l'aide prêtée, et de ce côté et de l'autre, à l'esprit pour son évolution. Enfin, il sort de son cauchemar et s'aperçoit qu'il est plus réellement vivant que sur terre, mais que de nouveaux organes, signes de facultés aussi nouvelles, sont nés et que la communication physique avec le plan matériel devient rapidement de plus en plus difficile, seuls les sentiments servant de liens entre les deux plans. Mais l'esprit se rend compte qu'il n'est pas encore dans son véritable centre, et il va tendre de son mieux vers la seconde mort, la mort au plan astral, qui accélérera son évolution. Celle-ci dépend de l'élévation morale de l'esprit, et celui-ci doit soutenir de véritables luttes avec les êtres du plan astral qui veulent lui arracher son astralité inférieure. Progressivement le dépouillement se fait, le corps glorieux ou spirituel

vient, atome par atome, remplacer le corps astral supérieur, et l'évolution vers le plan divin se poursuit. Toute cette route est sillonnée de jugements, d'épreuves et d'interrogatoires divers, que Valentin a fort bien résumés dans sa *Pistis Sophia* (traduite par Amelineau). Nous rentrons alors dans le cycle du livre des morts et nous pouvons nous arrêter ici. Rappelons seulement qu'une nouvelle incarnation physique viendra souvent accélérer une évolution tardive, et disons quelques mots des cas spéciaux, comme celui des suicidés. Nous nous occuperons ensuite de l'évocation de l'esprit des défunts.

Nous avons pris comme exemple l'évolution d'un esprit moyen, car les hommes qui, pendant la vie terrestre, ont pénétré jusqu'au seuil de la seconde mort, n'ont pas à subir d'arrêt en route et ne reviennent s'incarner que sur leur désir formel et comme « missionnés », gardant le souvenir du passé et le pouvoir de converser directement avec les êtres du plan spirituel. Ces hommes sont les seuls et légitimes maîtres, et on les reconnaît à leurs cures miraculeuses et aussi à leur humilité. La certitude de l'acquisition de ces mystères a plus d'attrait pour une intelligence élevée que la sortie en astral sur terre ou les autres procédés purement magiques, qui cachent toujours de gros dangers. Mais ces évolutions exceptionnelles sont, de l'avis des occultistes, très rares, et les cas de chutes sont, au contraire, bien plus fréquents. Parmi ces cas, nous allons prendre comme exemple celui des suicidés, parce qu'il suffit à éclairer tous les autres. Déjà Le Dante nous montre ce malheureux

suicidé par amour à la suite de la mort de sa bien-aimée et venant chaque jour à la limite du ciel pour s'entendre dire : « Tu la verras seulement demain. » Or, toutes les écoles qui s'occupent de la constitution du plan invisible, même les plus récentes qui ne possèdent aucune tradition, comme celle des spirites, sont d'accord pour décrire identiquement les souffrances des suicidés, qui n'ont d'analogues que celles des criminels assassins. En se réveillant de l'angoisse, le suicidé constate avec effroi qu'il est étroitement, quoique invisiblement, lié à ce corps qu'il avait cru quitter pour toujours. Jusqu'au jour marqué pour la mort normale, il reste attaché à ce corps, torturé par la soif et la faim physiques et assistant à la décomposition des organes qui, seuls, auraient pu le servir et qu'il a lui-même détruits. A ces souffrances presque matérielles s'ajoutent les angoisses morales et les terreurs de la lutte incessante contre les larves de l'astral inférieur qui viennent réclamer leur butin. Etroitement attachés à la terre, qu'ils n'ont pas quittée malgré leur désir contraire, ce genre d'esprits obsède les cerveaux faibles et les médiums, et beaucoup de cas de folie subite n'ont pas d'autre cause, d'après les occultistes. Quand l'époque de la mort normale arrive, l'esprit du suicidé retrouve ses ancêtres, et, très rapidement, il est réincarné dans un corps difforme ou estropié, pour recommencer la lutte qu'il avait désertée une première fois. Ceux qui ont consciemment pratiqué les rites inversifs de la magie noire sont punis de peines encore plus fortes, celles des criminels étant encore au-dessous.

Nous avons dit un mot de l'évocation possible des esprits, et quelques nouveaux détails sont indispensables à ce sujet. Les occultistes se différencient justement des spirites par la difficulté avec laquelle ils admettent les communications réelles entre les vivants et les esprits eux-mêmes des défunts. Pour bien se rendre compte des objections élevées par les occultistes à ce sujet, il faut se souvenir de la théorie des images astrales, dont nous avons longuement parlé.

Tous les faits terrestres sont graphiés, on pourrait dire photographiés, dans la lumière astrale, et cette règle est vraie pour les idées comme pour les individus. C'est ainsi qu'une idée humaine est une force aussi dynamique et aussi matérielle que la chaleur et la lumière ; de là l'entraînement de la volonté pour le débutant. Une idée laisse la trace de ses activités bonnes ou mauvaises dans le plan astral, et cette trace peut être retrouvée longtemps après. Il en est de même de l'individu tout entier, qui laisse, dans le plan astral, une image de son passage terrestre. C'est cette image que, la plupart du temps, les spirites prennent pour l'apparition réelle de celui qu'ils évoquent. Dans d'autres cas, quand il n'y a pas fraude du médium, les faits attribués par les spirites aux esprits sont, pour les occultistes, le résultat des seules forces émanées du médium et, quelquefois, accrues par l'aide des élémentals.

Il n'en est pas moins vrai que, lorsque les occultistes affirment la réalité des communications entre les deux plans et admettent qu'une communication est bien d'un esprit humain défunt, ils ne le font que

par élimination et munis de toutes les preuves nécessaires. La magie prétend pouvoir mettre ses adeptes en état de pratiquer l'évocation des morts ; mais les rites de la nécromancie sont considérés comme très dangereux, aussi bien pour l'évocateur que pour l'esprit évoqué. Une seule voie exceptionnelle permet de se mettre en rapport avec le plan invisible, sans danger : c'est la théurgie. Seuls, les maîtres, généralement cachés sous les aspects du théurge, ont le pouvoir d'agir consciemment sur les esprits dans tous les plans de la Nature visible ou invisible.

Pour être complet, nous devons enfin mentionner la théorie de l'âme-sœur, d'après laquelle les êtres évolués sur le plan astral sont formés par la fusion de deux âmes terrestres qui se sont retrouvées après des siècles de recherche, chacune des âmes conservant du reste l'intégralité de sa personnalité. Cette conception prête à de charmants développements philosophiques, et elle a été très utilisée par les poètes.

Telles sont les principales affirmations que les occultistes basent sur la double autorité de la tradition et de la vision directe du plan invisible. On comprendra maintenant la réponse d'un Brahmine, interrogé par un père Jésuite sur l'origine de ses idées sur les transformations de l'âme après la mort et qui répondit au brave missionnaire : « Mais, j'ai vu ce qui se produit après la mort, et aucune révélation ne vaut cette certitude, surtout si l'on fait plusieurs fois la vérification, pour se rendre compte des détails. »

PAPUS.

Le Spiritisme

La *Conscience* fut donnée à notre éternité pour diriger l'Humanité qui la traverse et la forme en même temps. Cette conscience devait finalement affermir notre éternité particulière en la contemplation de Dieu face à face. Mais nous nous connaissons encore si peu nous-mêmes que notre conscience individuelle doute de son éternité. Au lieu de creuser notre âme, de voir comment nous sommes faits et en quoi consistent nos besoins réels, nous tâchons d'abord de satisfaire nos penchants de surface et nous nous attaquons par là même aux choses qui ne constituent à leur tour que des parties extérieures de notre éternité. A quoi nous servira-t-il de connaître les différents moules que traversent des esprits placés en des conditions différentes des nôtres, si nous ne connaissons pas davantage notre propre esprit ? Or, un esprit quel qu'il soit ne pourra reconnaître un autre et l'estimer à sa juste valeur, que lorsque lui-même aura déjà évolué en sa propre destinée. Et si notre moule extérieur en connaissait d'autres, saurait-il pour cela nous dire d'où ils viennent et où ils vont ? Assurément non, car l'extérieur n'est que l'effet de l'intérieur sur la matière et Dieu seul *sait* ce qu'il fait. Car c'est de Lui que dépendent, non seulement la

nôtre, mais toutes les éternités qu'Il aura émané. Lui seul les dirige et sait où chacune d'entre elles viendra aboutir finalement. Et si nous qui sommes encore au commencement de l'évolution, voulons absolument savoir ce que font nos voisins d'appartements pour ainsi dire, ne ressemblons-nous pas un peu à ceux qui veulent orner leur chambre avant de l'avoir balayée ? Nos compagnons de route ne sauraient nous guider plus sûrement que nous-mêmes, ils sont sous la même enveloppe de notre éternité et n'ont que le même lien qui les rattache à l'Éternel Lui-même. La conscience, ce lien qui ne peut jamais chez aucune de ses créatures s'engourdir totalement, devrait à son état *conscient* et clair suffire pour nous guider à travers notre éternité.

Mais, dira-t-on, « c'est justement l'éternité dont nous doutons que nous tâchons d'explorer au moyen d'autres êtres, peut-être plus capables de s'en rendre compte que nous ne le sommes nous-mêmes ». Nous oublions alors que l'éternité ne représente que le désert à travers lequel nous devons évoluer en quête de la terre promise ! L'éternité n'est qu'un temps et ceux qui nous entourent voyagent avec nous. Il nous faut davantage que leurs expériences ; pour nous assurer de l'au-delà il nous faut *resserrer nos propres liens* avec notre Créateur.

Si, en interrogeant les esprits, il nous arrivait de parler au démon, qui en serait à blâmer ? Nous-mêmes nous voulons sortir de notre enceinte, rechercher ce qui est en dehors, et ceux qui nous répondent pourront dire avec raison que c'est à notre

appel qu'ils se sont approchés. Non pas qu'ils n'eussent point été là auparavant, mais un voile protecteur nous séparait afin que, comme des enfants turbulents, nous puissions accomplir chacun, en paix, notre tâche. Aussi ce n'est pas l'esprit que nous voyons intervenir pour les phénomènes de la nature du spiritisme, ce n'est que la vie latente qui est en toute chose. Or, il est incontestablement vrai qu'il est bon de connaître la vie, mais seulement lorsqu'on arrive à la comprendre par soi-même, lorsqu'on est en elle. Mais quand nous ne pouvons pas encore la saisir de nous-mêmes, quand il nous en faut des preuves extérieures et grossières, nous ne faisons que forcer la consigne ; nous écoutons la clameur de nos voisins de classe que nous avons ainsi pervertis, au lieu d'écouter chacun en son existence la voix divine.

Mais : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand. » (Saint Jean, IV, I.)

Or, qu'advient-il d'un fruit précoce, malade et trop tôt mûri ? Il tombe à terre et le temps le fait oublier, jusqu'à son avènement prochain, revêtu d'une autre forme. Nous avons ajouté trop d'importance, par rapport à nous-mêmes, aux preuves des esprits, qui ont manifesté leur vie autour de nous ; car leur vie n'est pas plus avancée ou meilleure, elle est seulement d'un autre genre que la nôtre.

Pourquoi mettre l'*évidence* de la vie qui anime notre éternité à la place de l'*esprit* qui la guide ?

Ce qui est encore dans l'enceinte d'une époque qui évolue elle-même, et qui par conséquent fait évoluer tout ce qu'elle comporte, doit forcément encore être *matériel*. Ainsi, tous les êtres enfermés dans la même éternité marchent avec nous, quoiqu'à des degrés différents, vers le même but. Et si, au lieu de nous prendre les uns les autres pour des maîtres plus parfaits que nous-mêmes, nous recherchions chacun davantage l'Esprit de vérité, nous finirions par ne plus nous attacher les uns aux autres, mais tous ensemble à Dieu Lui-même.

Ce n'est que l'Esprit et la Vérité qui convaincront jamais le monde de quoi que cela soit ; car l'Essence de Vie elle-même ne peut être ni renfermée, ni comprise en toute sa plénitude par aucune de ses époques passagères ou de ses phases partielles.

Or, les esprits ou entités vivantes elles-mêmes forment rarement les véritables présences que nous pouvons interroger dans les cercles formés à cette intention. Ce ne sont pour la plupart du temps que leurs reflets endormis ou *inconscients* que nous tirons ainsi de leur repos.

Le phénomène produit ressemble alors à un gigantesque miroir magique. Notre cercle formé de volontés impitoyables et glaciales amène l'effet du miroir devant lequel notre évocation féroce fait comparaître et souvent même matérialiser des fluides d'une autre nature et plus subtils que les nôtres. Et la question biblique « Qu'as-tu fait de ton frère? » ne reçoit jusqu'à présent pas d'autre réponse que celle d'autrefois : « Je ne sais pas ; suis-je le gardien de mon

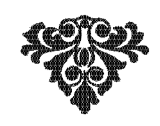
frère ? » Serions-nous responsables des fautes que nous faisons commettre aux autres pendant leur sommeil relatif sur notre plan ? L'effort qu'ils font pour se produire devant nous leur fait souvent puiser des forces parmi des êtres et dans des centres plus que douteux. Pas que ces êtres ou bien ces centres en eux-mêmes soient plus répréhensibles que ne le sont d'autres, mais étant nécessaires à la matérialisation, ils doivent forcément provenir de *la matière* et comme telle surcharger la mesure juste du châtiment que portent déjà les êtres en eux-mêmes. La peine pour nous sera grande si nous prenons part à ses matérialisations ; car, comment tenterions-nous les autres sans encourir le risque d'être tentés à notre tour ? Pour voir des entités vraiment élevées, il n'y a point besoin de recourir à la matière, car elles n'y viendront sûrement point de cette façon-là. On ne peut apprendre par l'expérience des autres ; et la conviction d'autrui même au sujet de l'existence de Dieu et de l'éternité de la conscience humaine ne saurait être utile à notre perfectionnement personnel. Dieu ne s'est point caché devant notre conscience, c'est elle-même qui se l'est voilé et elle aura beau le chercher dans les personnalités diverses qui nous entourent, elle ne le trouvera jamais qu'en elle-même lorsqu'elle se sera pliée à son propre joug. Ce que nous acceptons change, et il n'est point besoin de *tuer* pour combattre. L'*utilité absolue* d'une chose est la seule raison pour qu'elle se fasse, car rien ne saurait aller se perdre au profit douteux de quelques-uns d'entre nous. Ne cherchons donc point désormais à

extorquer à des centaines, des milliers d'êtres moins conscients de leur nature que nous-mêmes ce que nous devrions arriver à connaître par notre travail. Ne prenons pas le bien d'autrui, n'en jouissons plus par la suprématie d'une force brutale et injuste, car sûrement toute énergie dépensée en mal nous reviendra en mal, qui germera à l'endroit précis où notre paresse pour le bien l'aura semé. Si les autres entités comprises dans notre éternité sont moins puissantes en émanations impérieuses que nous-mêmes, sachons leur servir d'appui et non de pierre d'achoppement. Le Ciel nous réserve ses dons d'Amour et de Vie aussi bien aux uns qu'aux autres et n'attend de chacun d'entre nous que le travail justement réparti à nos forces. Nous possédons plus de vitalité matérielle que n'en ont ceux que nous interrogeons sur notre sort ; et peut-être leur offrons-nous par là même plus de tentations que leur existence ne nous en présente. Et cependant si nous savions combien chacun de ces « reflets de vie » ou entités spirituelles est précieux aux yeux de notre Père céleste, nous n'oserions point porter notre convoitise sur eux afin de les offenser. Nous n'oserions pas les induire en erreur et voiler la Lumière divine à leurs yeux. Mais prenons garde à ce que trop de lueurs différentes, toutes arrachées à leur propre devoir nécessaire, ne tendent à nous rendre aveugles envers la seule Lumière directrice.

Oh amis ! retournons à la Bonté qui donne, qui guide et qui berce, au lieu de continuer à grossir les rangs des révoltés qui dévorent tout sans en profiter.

Si nous suivons notre conscience, elle nous guidera sûrement à travers l'éternité, tandis que, tant que nous nous refusons encore à l'écouter, elle en est réduite à nous faire revenir sur nos pas.

ZHORA.



Société des Conférences spiritualistes

En l'absence du Dr Papus, Sédir a fait une causerie sur le Tibet et le Grand Lama. Notre ami s'est borné à faire un exposé rapide des doctrines philosophiques et religieuses professées dans les couvents de l'Himalaya. Après avoir passé en revue les méthodes d'études, d'entraînement et d'initiation, il a raconté quelques-uns des phénomènes produits par les supérieurs des monastères ; il s'est étendu sur l'explication de ces faits selon les doctrines de l'occultisme, tant au point de vue de la médecine qu'à celui de la magie et de la psychologie. Enfin, l'explication des systèmes de réincarnation et des Bouddhas vivants a vivement intéressé l'auditoire qui y a vu une nouvelle preuve de l'universalité de la tradition.

Les membres de la Société ont décidé que les réunions se feraient dorénavant le quatrième jeudi de chaque mois au lieu du quatrième vendredi.

Sacrifice éthéré

Un formidable orage vient d'éclater. Mais il fut, hélas ! de peu de durée. Le dernier éclair sillonna le plus sombre des nuages (oh ! le sombre et noir nuage !) Il le sillonna là-haut au-dessus du dôme mémorable où trône Mariah la vierge-mère, phare de salut d'Israël et des gentils devant l'Éternel. Alors le sombre nuage se révéla sous la lueur ardente du serpent de feu qui le déchirait de haut en bas, comme un gigantesque Egrégore, l'Egrégore de la Baby-

lone ruée aux affaires, aux plaisirs vicieux et aux malheurs qui en sont la conséquence.

Et le monstrueux géant noir, fait de toutes les larves vampiriques aux aspects hideux qui tourmentent la population enfiévrée, avait été, tout à coup, séparé en deux. Dans cette brèche ouverte par la furie des éléments, et qui s'élargissait par degrés, surgissait un nouveau spectacle, antithèse inattendue du précédent.

C'est d'abord un autel dressé par d'invisibles mains, comme avec de nuageuses et immenses pierres d'or rougeâtre. En réalité, il était formé par un seul et subtil nuage qui soupirait après le soleil qui détourné de la ville bruissant en bas, se reflétait dans l'autel, de telle sorte que seul, ce nuage pouvait voir le soleil. Soudain, d'invisibles séraphins dardant de leur cœur un trait d'immense charité, une quantité de flammes éthérées d'un rouge lumineux et intense striées de vert, de bleu et de jaune. Les flammes montaient, montaient. Au milieu d'elles, la tête tournée vers le ciel, les mains étendues vers en haut, apparaît majestueuse, une forme féminine, aux longs cheveux épars qui lui font comme un manteau de gaze soulevé par les vents.

Ce n'était pas un vain nuage, mais une âme déitaire-humaine totalement purifiée. Ses vêtements avaient l'apparence de la neige scintillante, légèrement teintée d'azur céleste. On vit sa prière jaillir de son cœur et monter à ses lèvres, puis en sortir et s'élancer vers les cieux telle qu'une fumée d'encens. Les flammes léchaient pressées, avides cet idéal d'expiation humaine et fraternelle et l'accompagnaient, montant toujours avec lui, comme si elles se fussent nourries de cet aliment sublime, sans toutefois l'absorber. Elles finirent par envelopper tout entière cette forme de martyre, mais, arrivées à la tête qui se tournait toujours, avec un sourire d'ange, vers les cieux, ouverts sans doute pour ses extatiques regards, les flammes s'arrêtèrent comme saisies de respect, et, toujours mobiles, allèrent former derrière la tête de Voranti une auréole de lumière. Ce témoignage muet la proclamait *sainte*. Brusquement un splendide arc-en-ciel apparut en voûte au-dessus de la figure, et toucha, comme par une mystérieuse caresse, de chacune de ses extrémités, les extrémités su-

périeures du monstrueux Egrégore, partagé en deux, noir toujours et exhalant les menaces d'une rage impuissante...

Mais voici : de la tête de la victime s'élève, comme une fusée, une quantité d'étoiles très petites, mais très brillantes, répandues dans la lumière blanche d'en haut et dans la lumière embrasée d'en bas, et ces étoiles s'en vont se perdre dans les hauteurs célestes. L'arc-en-ciel de miséricorde en éprouve comme une peine de martyrisé, pâlit, puis disparaît.

Alors l'Egrégore, telle une bête fauve en délire de haine, rapproche et soude ses deux moitiés séparées et engloutit la vision. On l'entend grincer des dents et ricaner hideusement, et des imprécations sataniques qui déchirent les oreilles sortent de son ombre. Il s'en répand une odeur puante, le goût est frappé d'une aigreur et la vue est horrifiée par le noir si noir du monstrueux Egrégore.

Le sacrifice vient d'être consommé.

Mais une main invisible et puissante plonge dans la poitrine de l'Egrégore une gigantesque épée foudroyante, dont la poignée est une croix. De la blessure jaillit alors un flot noir qui coule et écume sanguinolent. Et le flot coule et inonde, sans en souiller la Vierge-mère, le dôme de la ville babylonienne, et se répand sur la place où grouille la foule cosmopolite de la métropole si antique sous ses haillons neufs. Il s'étend sur tout ce monde et gagne jusqu'à la statue équestre du roi qui fut rude mais bon et batailla vaillamment pour sa patrie... Et le noir flot va, va toujours, pénètre le sol et s'enfonce dans le sombre et brûlant centre de la terre — et s'y damne.

Le sacrifice consommé avait remporté la victoire, *mais pour des temps à venir.*

. . . .

Qui donc avait été cette blanche forme d'holocauste voilée d'azur.

. . . .

Une clochette funéraire laissait mourir dans les airs ses tintements plaintifs...

Était-ce peut-être une noble et sainte victime qui venait de s'envoler de la terre et mystérieusement de se donner pour le salut futur de la métropole déchue ?

Qui peut le savoir hormis Dieu et Elle !...

. . . .

Étrange ! on se sent tirée d'en bas par le pan de la robe : c'est un pauvre vieux tout en haillons, qui s'étire, aux rayons du soleil, voluptueusement sur la Grande Place. Il vous interpelle :

— Ah ! le Père des mal-vêtus, qu'il est bon. Depuis ce matin, il nous chauffe. Un « solda » pour l'amour de Dieu ! Je vous...

— Comment donc... Et l'orage ?...

— Quoi.

— Rien. Tenez...

— Merci. Je vous...

Mais on s'en va en songeant AU MYSTÈRE !

HESED.

Une séance spirite à Tours

Après avoir fait la lumière, nous avons demandé à l'Esprit s'il pouvait enlever un petit guéridon jusqu'au plafond. L'Esprit a fait écrire à Céline :

Oui ; mais obscurité absolue, je le recommande.

Sa recommandation était bonne, comme on va le voir.

Quatre personnes ont mis les mains à 10 centimètres au-dessus du guéridon et ont mis la lampe dans la chambre contiguë.

Alors le guéridon a été frapper le plafond. M. Lécureuil a ouvert la porte subitement et le guéridon est tombé sur la tête de Céline, qu'il aurait pu blesser s'il avait été plus lourd.

Malgré son cri de frayeur, j'ai été heureux de ce fait, qui m'a permis de voir le guéridon au plafond, où j'avais les yeux fixés pour entendre les petits coups.

Néanmoins, je dois faire cette observation, qu'il peut devenir dangereux de faire la lumière sans prévenir l'Esprit qui perd toute sa force aux premiers rayons lumineux,

même pour ceux des médiums à incarnation qui ne peuvent opérer qu'en obscurité, il ne faut leur donner la lumière que progressivement pour ne pas leur produire de commotion.

J'arrive maintenant au phénomène le plus intéressant, lequel, peut-être, n'a jamais été constaté.

M. Telmoron, magnétiseur remarquable, a magnétisé des fleurs dans le jardin qui était devant la porte, dans le but d'établir un chemin fluidique et voir si un apport de ces fleurs pouvait nous être fait. J'étais avec lui, d'autant plus que j'avais participé à son idée. Je tenais la lumière lorsqu'il saupoudrait de son fluide une plante qui avait trois fleurs et je les regardais encore lorsque, en reculant et entrant dans la chambre, il établissait le lien fluidique.

L'obscurité faite, Céline a dit qu'on fouillait dans ses cheveux. Un coup dans le tissu de la table nous a fait prévoir qu'il y avait du nouveau.

La lumière faite, nous avons trouvé deux tiges avec leur fleur dans ses cheveux.

Nous avons été voir au jardin et deux fleurs venaient d'être coupées.

L'opération de l'Esprit avait été faite par arrachement. Les tiges s'ajustaient, mais par des filaments, tant du côté des fleurs de Céline que du côté des tiges du jardin que nous avons coupées pour les conserver comme preuves.

Puis nous avons tous été dans le jardin pour choisir une fleur à couper par l'Esprit. Étant rentrés, et moi le dernier, après avoir bien vu la fleur en place, le même phénomène 'arrachement s'est produit et le rajustement des deux morceaux de tige était composé de filaments réciproques.

Comme vous le voyez, c'est toute une nouvelle science qui émerge de l'Inconnu, de cet Au-delà dont nous ne connaissions que l'antichambre et que la science officielle, mais malheureusement tardigrade, comme elle l'a toujours été, aurait besoin d'explorer.

Ont signé :

Mlle Angèle Taragon. — Mlle Céline Guillaume.
MM. Lécureuil. — Mme Lécureuil.
Taragon. — Mme Taragon.
Charles Telmoron.
Commandant Tegrad.

Les « apports » de M. Janet

La question des « apports » est une de celles qui gênent le plus les savants (?) s'occupant de psycho-physiologie. Tout dernièrement, le commandant Tegrad obtenait des apports de fleurs après avoir tracé le chemin du phénomène et dans des conditions merveilleuses de précision. M. Janet a découvert une hystérique qui colle des plumes d'édredon au plafond avec de la farine, quand elle est en état second, et qui reçoit à l'état de veille, avec le plus grand étonnement, le résultat de son action à l'état hypnotique. M. Janet appelle cela un phénomène « d'apport ». En ce faisant, il montre ou un grand désir de tromper ses auditeurs, ce que je ne saurais admettre de la part d'un savant de cette valeur, ou une ignorance totale des conditions du phénomène des « apports », ce qui pourrait être plus vrai, — et plus « excusable », puisque M. Janet est une des lumières de ce grand « Institut psychique international » qui ne peut arriver à étudier un vrai médium. — D'après mes observations, et j'en ai fait sur ces phénomènes au moins quarante, il ne peut y avoir un vrai phénomène d'apport sans que le médium soit en phase léthargique de Charcot ou en état d'hypnose profonde d'après les tableaux de Rochas. Un apport obtenu avec un médium à l'état somnambulique et à l'état de veille est un fait de mensonge hystérique ou est le résultat d'une fraude grossière. J'ai vu un prétendu médium mondain qui faisait des « apports » de culots de pipes dans des tiroirs. Il ne dormait pas et se contentait de tricher grossièrement.

L'honneur d'un homme de science consiste à ne pas dénaturer les termes techniques employés même par ses adversaires. La communication de M. Janet fera peut-être beaucoup rire ceux qui n'ont jamais su ce que c'était qu'un fai d'apport. Elle fera prendre son auteur en pitié par les expérimentateurs sérieux — et elle jettera un certain vernis d'ignorance sur les membres de la Société qui n'ont pas protesté devant cette étrange communication.

PAPUS.

Bibliographie

Sédir, *les Plantes magiques*, 1 petit vol. in-8. Prix: 2 francs. — Un ouvrage de Sédir est toujours un régal pour le véritable amateur de l'occulte, car on est sûr d'y rencontrer des idées originales et une érudition de tout premier ordre. Et c'est la marque d'un esprit de haute envergure que ce souci des références à une époque où certains auteurs se figurent qu'on peut écrire un volume d'occulte sur commande en quelques semaines, comme on écrirait un traité de vulgarisation scientifique. Or, les enseignements que nous donne Sédir sur la Botanique occulte, vous les chercherez vainement dans le « Larousse » ou dans les livres de Science à l'usage du grand public, car il a fallu recourir aux sources dans la plupart des cas et traduire des traités rarissimes des anciens Rose-Croix, traités en vieil allemand et en anglais et dont Sédir possède, grâce au dévouement d'un ami, une introuvable collection. Une seule page de ce livre appellera mes protestations: c'est la Dédicace. Par une modestie trop grande, Sédir veut bien rappeler nos luttes communes en oubliant qu'il y a droit au premier rôle. C'est côte à côte que nous avons plusieurs fois sauvé la barque du Martinisme des écueils jetés sur sa route, et c'est toujours dans les moments difficiles où les « malins » s'éclipsent pour voir d'où viendra le vent, que Sédir s'est toujours rangé aux côtés des combattants et a froidement dirigé son escouade jusqu'à la victoire. Mais aux aguerris seuls sont confiées les lourdes tâches, et nous prierons ensemble le grand fermier de permettre que jamais les discordes du cœur ne séparent les frères de combat. A ce titre, j'accepte de grand enthousiasme cette trop flatteuse dédicace et je m'efforcerai de faire connaître ce livre aux lecteurs de notre revue. L'ouvrage comprend trois parties : le Règne végétal ; 2° l'Homme et la Plante ; 3° le Dictionnaire des analogies végétales et la bibliographie.

Souvent l'étudiant des facultés des sciences (officielles)

se désole à l'idée que tout est découvert et que sa carrière va s'écouler inconnue et sans gloire au fond de quelque trou de province. Celui-là ne connaît que le côté analytique de la Science et il devrait lire cette première partie de l'ouvrage de Sédir pour en percevoir le côté synthétique. Cette première partie comprend trois chapitres: la Botanogénie, la Physiologie végétale, la Physionomie végétale ou science des signatures.

La Botanogénie décrit les divers systèmes donnés par la tradition patente et occulte pour expliquer l'origine du règne végétal. Les théories moïsiaques, hermétiques, kabbalistiques et scientifiques sont successivement analysées pour arriver à l'idée de la constitution statique de la plante. Notons, avant de quitter ce chapitre, cette profonde idée : « Avant la chute, les végétaux étaient unis à l'élément in- « térieur paradisiaque ; avec la chute, la sainteté s'est « enfuie de la racine qui est restée dans les éléments ter- « restres, les fleurs représentent seules, comme on le verra « plus loin, le Paradis. »

Le deuxième chapitre est consacré à la physiologie végétale et va nous donner des enseignements très profonds. Après quelques notions d'anatomie végétale, nous trouvons, en effet, une étude purement hermétique de la croissance de chaque section végétale, qui fera les délices des véritables hermétistes initiés. Toute la page 32 serait à citer à ce point de vue. Le paragraphe sur l'âme de la plante est une analyse bibliographique tellement complète que je prédis à Sédir un pillage sérieux de son travail par quelque savant en quête d'un prix d'Académie. « L'initié constate tous ces phénomènes et il admire une fois « de plus l'ingénieuse sagesse de ses prédécesseurs comme « la pénétrante intuition du peuple qui a donné à chaque « arbre son Hamadryade, à chaque fleur sa fée, à chaque « herbe son génie. Les observations scientifiques dont on « vient de lire le résumé ne peignent-elles pas avec vérité « les mouvements obscurs de l'âme des élémentaux qui « s'efforcent vers la conscience ? »

Le troisième chapitre (les Signatures) deviendra classique dans toutes les écoles d'occultisme... Citons cette exquise phrase du début : « Chaque plante est une étoile terrestre. Ses propriétés célestes sont inscrites sur les couleurs des

pétales, et ses propriétés terrestres sur la forme des feuilles. »

La seconde partie du volume est intitulée l'Homme et la Plante. Nous allons y voir les réactions du macrocosme sur le microcosme. Six chapitres : 1° Alimentation ; 2° Thérapeutique ; 3° Magie ; 4° Agronomie ; 5° Croissance magique ; 6° Palingénésie, composent cette section, la plus originale et la plus importante du livre pour l'amateur d'expériences curieuses.

Nous publierons bientôt dans cette revue un de ces chapitres, mais nous tenons à présenter de suite à nos lecteurs le magistral exposé de la Palingénésie : « On s'occupe un peu, actuellement, des problèmes mystérieux de la biologie des trois règnes de la Nature. Les plus intuitifs de nos contemporains sentent qu'il y a autre chose derrière la chimie, derrière la botanique et derrière la zoologie officielles. Ce quelque chose, les grands initiés de tous temps l'ont connu, et ils en ont même laissé transpirer quelques reflets dans le monde. Si l'Alchimie est célèbre dans l'histoire du développement scientifique de notre Occident, la Botanique occulte est beaucoup moins connue et la Zoologie occulte ne l'est pas du tout. Elles existent pourtant toutes trois comme les développements successifs d'une seule notion : la vie terrestre. »

Plus loin, Sédir définit l'étendue de la Palingénésie.

« On le voit, cet art est triple, il consiste à faire revivre l'âme, c'est-à-dire simplement le fantôme de la plante, ou bien à faire revivre le corps et l'âme de la plante, ou enfin à la créer avec des matériaux empruntés au règne minéral. »

La troisième partie est un de ces travaux de Chinois dont Sédir a le secret. Sous forme d'un « Petit Dictionnaire de botanique », c'est le compendium des rapports universels du règne végétal, dans ses espèces courantes, le plus complet qui ait paru depuis le XVIe siècle. A lui seul il représente une prodigieuse somme de travail. L'auteur nous le présente ainsi, avec sa modestie habituelle :

« Ce dictionnaire contient, outre les noms de la plante, l'indication de sa correspondance élémentaire qualitative, planétaire et zodiacale, de ses usages, de sa préparation spéciale, s'il y a lieu, et de son mode d'emploi.

« L'époque de sa cueillette est toujours indiquée par la planète et le signe zodiacal : c'est-à-dire que cette récolte doit être faite lorsque la planète se trouve dans le signe indiqué. »

. . . .

Telle est l'analyse rapide de ce volume, qui se termine par une excellente table bibliographique. Faut-il en faire d'autres éloges que ceux qui se dégagent de cette analyse même ? Je ne le pense pas. Sédir vient de consacrer encore une fois sa maîtrise. Il nous a donné là quelque chose de vivant et de positif qui nous change heureusement des brouillards de la métaphysique. Il nous sort du plan mental où s'embourbent les philosophes à systèmes, pour nous promener dans la forêt et nous faire respirer l'air pur des champs, grâces lui en soient rendues !

PAPUS.

VORAGINE (Le bienheureux Jacques). — *La Légende dorée*, trad. du latin, avec une introduction, des notes et un index alphabétique, par Teodor de Wyzewa. — Paris Perrin, 1902, in-8 de XXVIII-748 pages. — 5 francs.

La *Légende dorée* est peut-être, avec l'Imitation de Jésus-Christ et les Confessions de saint Augustin, le livre de mystique le plus profondément chrétien et le plus populaire. C'est, en effet, du livre de Jacques de Voragine qu'on a extrait la plupart des Vies des Saints en usage aujourd'hui ; mais on a malheureusement dénaturé la simplicité de ces récits évangéliques, au point de les rendre parfois presque ridicules. Aussi devons-nous signaler avec reconnaissance la traduction claire et fidèle qu'en donne aujourd'hui le pieux érudit qu'est Teodor de Wyzewa.

On ne saurait faire de la *Légende dorée* de meilleur éloge que de citer ces quelques lignes du traducteur dans son introduction :

« ... Jacques de Voragine n'a nullement l'intention de nous donner pour des fables les histoires qu'il nous raconte. Il entend que son lecteur les prenne au sérieux, ainsi qu'il les prend lui-même... L'auteur, admettant de toute son âme la vérité de ses récits, y a mis une franchise, une chaleur d'imagination, et un élan d'émotion qui, depuis des siècles, et aujourd'hui encore, les revêtent

d'un charme où le lecteur le plus sceptique a peine à résister. Ce livre n'a si profondément touché tant de cœurs que parce qu'il a jailli, tout entier, du cœur. »

Le lecteur curieux trouvera encore dans la *Légende dorée* l'origine et le sens symbolique et mystique des diverses cérémonies religieuses, des fêtes et des usages de l'Église, racontées et expliquées sans nulambage.

Nous sommes donc heureux de signaler ce livre aux lecteurs de l'*Initiation*, amateurs de sciences divines ; car ils y récolteront une manne fortifiante et bonne, appropriée aux estomacs les plus débiles.

Nous signalons à nos lecteurs qui s'intéresseraient à la Franc-Maçonnerie la bibliothèque suivante contenant plusieurs livres rares.

Parmi les ouvrages qui composent cette importante bibliothèque, nous signalons les ouvrages suivants :

Agrippa H. Cor : Ouvrages divers.

Abert le Grand : *Les Admirables Secrets.* — Albert le Petit : *Secrets merveilleux.* — Bedarrides : *L'Ordre maçonnique de Misraïm.* — J. Bellot : *Œuvre.* — D. Calmet : *Traité sur les Apparitions des esprits.* — Clavel : *Historique pittoresque de la F.·. M.·..* — Daruty : *Recherches sur le rite écossais.* — Des Étangs : *Archives et Œuvres maçonniques.* — Éliphas Lévi : *Ouvrages divers.* — De Genlis : *Arabesques mythologiques.* — Jouaust : *Histoire du G.·. O.·., Histoire de la F.·. M.·. en France.* — Kauffmann et Charpin : *Histoire philosophique de la F.·. M.·.,* — *le Véritable Dragon rouge, le Grand Grimoire, physique occulte.* — Marconis : *Le Rameau d'or d'Eleusis.* — Naudet : *Ouvrages sur la magie.* — Porta : *Magiæ naturalis.* — Ragon : *Œuvres complètes sur la F.·. M.·..* — De Saint-André : *Lettres sur la Magie, Lettres réponses.* — Saint-Martin : *Les Erreurs et la Vérité,* etc. — Sybillina : *Oracula, Oracula magica Zoroastris, Oracula metrica.* — Tchoudy : *L'Étoile flamboyante.* — Louis Lucas : *La Chimie nouvelle, la Médecine nouvelle,* etc.

Écrire à M. Rosen, 9, rue Chappe, Patis, pour recevoir renseignements et catalogue.

PROJET DE LOI

EN FAVEUR DES MALADES

Au nom des malades, que la médecine officielle est souvent impuissante à soulager, M. Guillemet, député de la Vendée, vient de déposer, sur le bureau de la Chambre, une pétition, recouverte de 69.540 signatures, demandant que le Massage et le Magnétisme puissent être appliqués au traitement des maladies par ceux qui ont pour cela les qualités voulues.

En même temps, une *lettre*, signée de 42 médecins et de 32 notabilités scientifiques, était remise à tous les sénateurs et députés pour attirer leur attention sur la situation anormale, évidemment contraire à l'esprit de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine, que l'application de l'article 16 de la dite loi fait aux masseurs et aux magnétiseurs.

Une Commission va être nommée à la Chambre des députés pour examiner ces justes revendications et formuler le projet de loi qui va être présenté au Parlement.

Les 5/6 des législateurs actuels sont favorables à l'idée. Une seule chose est à craindre, c'est que la discussion ne puisse venir pendant la législature actuelle, en raison du peu de temps dont elle dispose.

En vue de cette éventualité, une association, qui prend le titre de *Ligue nationale pour la libre pratique du Massage et du Magnétisme*, vient de fonder à Paris, avec de nombreux journaux et correspondants en province.

Cette *Ligue* prend pour mission de faire des *conférences*, de publier des *brochures à bon marché*, qui seront distribuées à profusion dans toutes les classes de la société : *de chercher des adhérents* parmi les médecins, les savants et les notabilités diverses; de *prendre la parole* dans les réunions électorales, pour obtenir des candidats aux pouvoirs législatifs la promesse de prendre l'idée en considération ; de *continuer le pétitionnement*, qui ne tardera pas à rassembler 500.000 signatures; et de recueillir, *par voie*

de souscription nationale, les fonds nécessaires à cette propagande.

La *Ligue nationale pour la libre pratique du Massage et du Magnétisme* a pour organes centralisateurs le *Journal du Magnétisme*, à Paris, et la *Paix universelle*, à Lyon ; à Paris, ses réunions ont lieu le deuxième samedi de chaque mois, à 8 heures et demie du soir, à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri.

NOTA. — Nos lecteurs sont particulièrement priés de vouloir bien signer et faire signer la *Pétition* encartée dans ce numéro et de faire tout ce qu'ils pourront en faveur de cette œuvre de justice et d'humanité qui nous intéresse au plus haut point.

∴

Parmi les revues reçues ce mois, il convient de citer tout particulièrement *Die Ubersinnliche Welt* (chez A. Weinholtz, Berlin, an der Stadtbahn, Bg. 105), dont l'exécution est irréprochable aussi bien au point de vue matériel qu'au point de vue intellectuel. Le même artiste qui, si nos souvenirs sont exacts, illustrait autrefois le *Sphinx*, la décore de dessins ingénieux ; les membres de la Société de Psychologie scientifique de Munich publient là des études extrêmement sérieuses sur les phénomènes du spiritisme.

∴

Un de nos amis, M. Courier, de Beauvais, publie par l'intermédiaire de la Librairie du Magnétisme un petit journal, la *Vie nouvelle*, où sont reproduites diverses études de Papus, du Dr Rozier, de Mme de Thèbes, etc.

∴

R. P. MICHEL ROLFI. — *La Magie moderne et l'hypnotisme de nos jours*, traduit de l'italien par l'abbé H. Dorangeon ; Paris, Téqui.

ABBÉ JOSEPH MAITRE. — *Les Papes et la Papauté de 1143 à la fin du monde*, d'après la prophétie attribuée à saint Malachie. Etude historique, Paris, Lethielleux.

LIVRES REÇUS

CHARLES GODARD. — *Les Pouvoirs des intendants* sous Louis XIV. — Paris, Larose. Prix, 10 francs. Etude d'une précision historique très grande et qui apporte nombre de faits nouveaux.

Du même auteur, également chez Larose, une thèse latine d'un savoureux intérêt sur la vie d'ETIENNE BALUZE. Enfin, à signaler de lui encore, dans la collection Bloud et Barral, une étude sur les CROYANCES CHINOISES ET JAPONAISES, plus, à la librairie Lacroix et L. Noles, une brochure intitulée L'HONNÊTETÉ D'ETIENNE BALUZE.

ROSEN.

Nouvelles diverses

Nous avons publié dans le numéro de janvier de l'*Initiation* un compte rendu de la brochure de A.-J. Maresthan: *Le Merveilleux et l'Homme coupé en morceaux*; pour répondre à la demande qui nous a été faite, disons que cette brochure se trouve à la *Librairie du Panthéon, 5, rue Soufflot*, laquelle tient d'ailleurs tous les ouvrages d'hermétisme. Prix : 1 franc.

M. A. Breydel, à la Hulpe (Belgique), se propose de fonder une société expérimentale d'occultisme scientifique; nous prierons nos nombreux lecteurs belges qui s'intéresseraient à cette tentative d'envoyer directement leur adhésion à notre honorable correspondant.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

AVIS A NOS LECTEURS

*Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'***Ordre Martiniste.**

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.

On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF,** 50, *Chaussée d'Antin :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de **7 francs**

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de **7 francs.**

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** *au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.